

Nouveautés littéraires

Numéro 171, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71240ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Nouveautés littéraires]. *Québec français*, (171), 105–124.

AMÉLIE NOTHOMB

La nostalgie heureuse

Albin Michel, Paris, 2013, 151 pages

À la rentrée littéraire de 2013, Amélie Nothomb a offert un cadeau à son public : un retour au Japon, le pays qui lui a permis d'écrire deux ouvrages très appréciés, soit *Ni d'Ève ni d'Adam* (2007) et, surtout, *Stupeur et tremblements* (1999). Nothomb retourne sur les lieux qui l'ont forgée, qui l'ont marquée à jamais, et qu'elle n'a jamais tout à fait quittés.

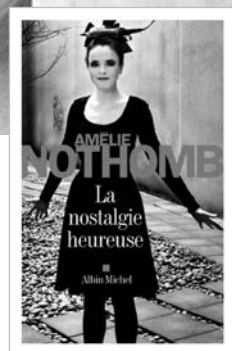
Une émission de télévision est à l'origine de ce pèlerinage nippon. Une équipe de tournage propose de filmer l'auteure durant ce retour aux sources. Voilà seize ans qu'elle a quitté le Japon ; le roman expose donc ses questionnements, ses appréhensions, ses doutes, ses étonnements. Elle n'est pas sûre d'aimer être constamment avalée par la caméra, mais elle se plie à l'exercice, en s'étonnant qu'on trouve pertinent de la filmer dans des situations aussi clichées, banales, quelconques (il faut dire qu'elle s'émeut de découvrir que les égouts n'ont pas changé, ce qui pousse le caméraman à filmer lesdits égouts ; puis elle s'émeut de revoir son école maternelle... alors le caméraman filme une rangée de fillettes entrant dans ladite école) : « Dans le taxi, je me pétrifie. La caméra filme une pierre qui regarde autour d'elle. » (p. 42), « On tend le micro vers moi, je dis une formule creuse sur l'écoulement du temps » (p. 44). La romancière semble désespérée. Non seulement le temps a effacé plusieurs traces, mais un tsunami a détruit Fukushima le 11 mars 2011. Nothomb dresse dans son esprit la nécrologie des lieux autrefois habités. Partout, du vide. De l'oubli. De l'effacement. Elle s'accroche donc à deux présences bien vivantes qui lui rappellent que ce qu'elle a vécu a vraiment existé : celle de Nishio-san, sa nourrice bien-aimée, et de Rinri, le fiancé qu'elle a autrefois éconduit. Ces retrouvailles lui feront vivre ses plus grandes émotions.

Le roman s'apparente à une sorte de journal de tournage dans lequel l'auteure couche la moindre de ses pensées, parsemant l'intrigue de détails souvent inutiles : on connaît l'heure du décollage, l'heure d'arrivée, ce qu'elle mange une fois rendue au Japon, les coups de téléphone donnés, les détails administratifs. Mais, surtout, on suit une Amélie Nothomb un peu beaucoup perdue dans ce pèlerinage de la disparition puisque 16 ans, au Japon, correspondent à un siècle : évidemment, le paysage urbain a changé et nombre des édifices qu'elle fréquentait ont laissé place à d'autres. Les seuls deux points culminants du roman sont les retrouvailles avec Nishio-san, pendant lesquelles les deux femmes « trembl[ent] comme des réacteurs » (p. 57) et celles avec Rinri (d'une gentillesse déconcertante et admirable, malgré l'affront que l'auteure lui a fait subir). Hors cela, Nothomb nous entraîne dans un Japon devenu étranger qu'elle tente d'analyser alors qu'elle est en perte totale de repères. « Tout ce que l'on aime devient une fiction » (p. 7), proclame l'auteure. Elle ne saurait mieux dire : le Japon qu'elle a connu n'est plus désormais qu'une idée qu'elle tente de rendre réelle.

Il est un peu difficile pour le lecteur d'entrer réellement dans les réminiscences de l'auteure pour ce Japon où seuls l'air et le silence sont demeurés intacts (p. 49), en plus des égouts (p. 50). Il accède cependant à toutes les réflexions de Nothomb sur la façon dont survit ce que l'on garde en soi, sur la nécessité d'éprouver une nostalgie *natsukashii*, soit une nostalgie heureuse et non nostalgique, empreinte de tristesse. Le concept japonais de nos-



autobiographie



talgie heureuse (*natsukashii*) désigne en effet « l'instant où le beau souvenir revient à la mémoire et l'emplit de douceur », sans chagrin. La fameuse madeleine de Proust est donc *natsukashii*...

Il aura peut-être fallu à l'auteure ce retour aux sources pour s'affranchir de cette dette qu'elle croyait avoir envers le Japon : elle avait la désagréable impression d'avoir fui ce pays et même de l'avoir trahi. Or, il est sans doute resté plus intact en elle que dans la réalité. Nothomb est un musée bien imparfait – elle dit et répète à quel point elle ne comprend pas qu'on s'intéresse autant à son insignifiante personne – qui tente d'exposer l'évanescence du souvenir, et son incommunicabilité.

Les inconditionnels du personnage Nothomb aimeront ce roman construit à la manière d'un documentaire : furieusement descriptif, abondamment anecdotique, centré sur l'auteure (ses angoisses, son rapport à l'écriture et à ses lecteurs, la réception de ses œuvres au Japon, etc.). On accède aussi à la pensée d'une auteure devenue plus mature qui décrit l'impression très zen du vide qui s'infiltre en elle et qui est vécu comme une grâce. Nothomb semble se délester de l'impression d'incomplétude qui l'habitait, notamment en ce qui a trait à ses amours interrompues : « D'aucuns concluraient que je suis triste, que je regrette. Ce n'est pas le cas. À vingt ans, avec Rinri, j'ai vécu une belle histoire. Cette beauté implique que ce soit fini. C'est ainsi. » (p. 132).

Les lecteurs qui chercheraient l'intrigue insolite, le style incisif, l'humour caustique et l'hyperbolisme auxquels la romancière nous a habitués resteront sur leur faim. Dans *La nostalgie heureuse*, ils sont plutôt conviés à un roman réflexif, où se déploient dans un mariage étrange les malades de Nothomb (sorte de Bridget Jones lettrée et introvertie) et la philosophie japonaise, qui contient les clefs essentielles pour survivre à la disparition. *La nostalgie heureuse* est un parcours lent, parfois erratique, qui illustre l'atteinte du *kenshō* par l'auteure, cet état espéré d'épiphanie « où l'on est de plain-pied avec le présent absolu, l'extase perpétuelle, la joie exhaustive » (p. 133). Nothomb y apparaît comme une « aspirine effervescente qui se dissout dans Tokyo » (p. 139). * CHANTALE GINGRAS



FRANÇOISE GIRAUDET
Claude Chauvière

Rennes, l'Auteure, 2013, 163 pages

C'est un véritable exploit que vient d'accomplir Françoise Giraudet, en consacrant un ouvrage à Claude Chauvière, une écrivaine dont l'œuvre abondante semble avoir été occultée par celle de Colette, avec qui elle a vécu en intimité puisqu'elle a été sa secrétaire particulière pendant trois ans (1923-1926). Journaliste fort appréciée, romancière, essayiste, écrivaine de l'intime qui a partagé avec ses contemporains un lot de souvenirs et un imaginaire souvent quelque peu débridé, Claude Chauvière est pourtant absente des histoires littéraires et, forcément, des manuels. Elle est née à Paris en 1885, sous le prénom d'Émilie, d'un père qui fit une longue et tourmentée carrière en politique, ardent défenseur du socialisme et que les idées conduisent souvent en prison, et d'une mère qui a consacré sa vie aux démunis en créant des crèches laïques, vouées au bien-être des enfants pauvres, voire abandonnés. Issue donc d'un milieu favorisé, Claude est très tôt attirée par l'écriture, après avoir été à l'emploi de son père comme secrétaire. Elle distribue ses textes dans plusieurs périodiques pour gagner sa vie. Après la publication d'un recueil de maximes, *La vie, les autres et moi* (1919), elle fait paraître un premier roman, *La femme de personne* (1922), dont le titre n'est pas sans rappeler le film de Louis Delluc (1890-1924), *La femme de nulle part*, lancé la même année, et rencontre Colette, qui allait marquer sa vie. De santé fragile, elle publie pourtant, entre ce roman et *Le soir tombe* (1938), une vingtaine d'ouvrages, en plus de faire paraître dans *Les œuvres libres*, chez Fayard, plusieurs longues nouvelles et au moins trois romans feuilletons. Toute sa vie, elle s'est mise à la recherche d'éditeurs qui l'abandonnent après un ou deux livres, toujours bien reçus par la critique, il faut le préciser.

Celle que Colette a baptisée « Le petit Claude » n'a pas toujours été très heureuse. Françoise Giraudet, sa biographe, la présente comme une femme profondément tourmentée, souvent désabusée, qui a parfois conscience que sa vie, qui ne tient qu'à un fil, semble « la plus stupide aventure qu'[elle] sache ». Elle constitue même ni plus ni moins qu'une erreur, ainsi qu'elle l'écrit à Marie Le Franc, avec qui elle a entretenu une longue et riche correspondance – on trouve d'ailleurs ses lettres, gardées dans le fonds de l'écrivaine de Sarzeau, conservé aux Archives nationales du Canada à Ottawa.

Claude Chauvière est encore dérangée par la fuite du temps, surtout qu'elle vit seule, dans des endroits où elle se sent malheureuse, loin de cette région angevine qu'elle adore. Cette solitude transparait dans ses romans et nouvelles. L'amour y est souvent voué à l'échec, avec son corollaire, le couple, « lieu de transition et de haine », écrit-elle. Les hommes, de par leur égoïsme intransigeant, sont sa principale cible dans son œuvre, mais les femmes ne sont pas épargnées : elles se consomment « dans la douleur et l'acceptation », ne sont « jamais transgressives », sont incapables de révolte, « stériles, avorteuses, adoptantes ou non aimantes » (p. 97), et sont désespérément seules. La romancière ne croit pas au mariage et cette négation est omniprésente dans son œuvre. C'est seule aussi qu'elle décèdera, en 1939, non sans avoir été profondément attirée par Marie Le Franc (qu'elle semble aimer d'amour) et son œuvre, surtout les romans qui se déroulent dans les vastes espaces des Laurentides québécoises.

Voilà certes un ouvrage fort intéressant, bien écrit, abondamment et richement illustré, qui nous renseigne sur une écrivaine qui a marqué son temps et qui mérite plus que l'oubli, car plusieurs des thèmes qu'elle aborde sont encore d'actualité. Cette biographie est une invitation à retourner à l'œuvre entière. ✱ AURÉLIEN BOIVIN

SAMUEL ARCHIBALD
Le sel de la terre. Confessions d'un enfant de la classe moyenne

Atelier 10, Montréal, 2013, coll. « Documents », 86 pages

Il s'agit peut-être d'un livre phénomène. Quelque chose s'y résume, non un siècle politique, avec ces enfants de l'Empire comme chez Musset, mais une classe – pour ce que ça peut signifier –, ou plus précisément : une condition, un mode de vie. Dans ce petit livre, Samuel Archibald travaille moins à partir des réalités socioéconomiques, des mœurs, des chiffres que du discours ; il s'agit moins d'un argumentaire comme on en retrouvait dans *La juste part*, premier opus de la collection « documents », que d'*histoires*. Au fil des confessions, il nous raconte en effet la classe moyenne, ses lubies, ses origines, ses aspirations. Cet ancrage, essentiellement littéraire, donne aux propositions d'Archibald un côté impressionniste. Ainsi, la classe moyenne, nous dit-il, est un désir, un entre-deux confortable : « En l'état actuel du discours social, la classe moyenne inclut tous les gens qui ne sont pas pauvres comme Job ni riches comme Crésus. Ce n'est pas exactement un club sélect. » (p. 31) La classe moyenne, c'est la normalité entre deux hyperboles. De la même manière, pour définir le *consommateur*, on convie la parole du grand-père : « C'est quelqu'un qui aime mieux acheter des affaires que les utiliser. » (p. 44)

Cette méthode d'Archibald, qui consiste à sauter d'anecdotes en confessions, n'évite évidemment pas les stéréotypes d'usage, les critiques des grandes surfaces, de l'hyperconsommation, de l'endettement et de la perte de l'esprit collectif. Or ceux-ci sont réifiés par l'histoire individuelle et familiale : Archibald trouve dans sa réalité – ce sont ses confessions – l'exemplum douloureux d'une classe, d'une époque. Car après tout, c'est vrai : « On parle presque toujours de la classe moyenne pour évoquer des drames individuels. » (p. 77)

Ce court essai trouve son essence dans son ton : sa capacité de nommer un état, une peur collective, un imaginaire social en s'appuyant sur un folklore, une culture,



un air du temps. Les évidences – la prison de l'argent, la nécessité de consommer –, prennent ici leur place dans un récit, celui de l'enfant de la classe moyenne, en route vers son « extinction annoncée » (p. 72) qu'il apprivoise à coups de films catastrophe.

Il s'agit peut-être de notre *Nègre blanc d'Amérique*. Sans la contestation, sans la rhétorique révolutionnaire, sans la volonté de changement. Parce que, nous dit Archibald, lucide ou cynique, « la classe moyenne sera toujours une force d'inertie. » (p. 85) Et cette confession sombre mais décomplexée résonne, drôle et presque rassurante.

✪ DAVID BÉLANGER

MARTINE DELVAUX

Les filles en série. Des Barbies aux Pussy Riot

Les éditions du remue-ménage, Montréal, 2013, 234 pages

« [L]es filles en série sont du bonbon pour un crime des plus banals : la non-pensée », écrit Martine Delvaux dans l'introduction de son essai le plus récent. Ce livre, c'est un geste militant qui, tout en filant la métaphore des filles en série du début à la fin, dans le but de traquer ces « ensembles de filles qu'on voit partout ou qu'on imagine, que parfois même on ne voit plus », propose d'observer ces ensembles sous l'angle de la résistance, de la force de subversion que les filles en série cachent parfois. Sensible à la chosification de la femme, à sa transformation en femme-objet, en ornement, en poupée, Martine Delvaux répertorie dans son livre de nombreux cas de figure qu'elle observe de différentes manières. Ainsi en va-t-il des Barbies, des *showgirls*, des mannequins de mode, des lapines de *Playboy*, de Nelly Arcan et de Marilyn Monroe, ainsi que de la télésérie *Girls* de Lena Dunham, entre autres phénomènes.

Delvaux pense les filles en série « comme une image dialectique – c'est-à-dire comme un seuil entre la déco-

ration et l'action, l'image et le mouvement, le cliché et l'invention. » Qu'invente donc Barbie, sinon une autre « arme patriarcale » et « le fantasme de ce qu'on voudrait voir exister », fantasme qui va jusqu'au viol rendu possible par la RealDoll, « Cadillac de la poupée gonflable » fabriquée en Californie et vendue à travers le monde en tant que *jouet sexuel*, littéralement ? Delvaux le dit avec Naomi Wolf, féministe étatsunienne de la troisième vague : « ce n'est pas l'image de Barbie en tant que telle qui pose problème ; c'est la prolifération d'images comme la sienne au détriment d'autres images. » De cette manière, elle analyse les « natures mortes-vivantes » de Vanessa Beecroft, artiste visuelle italo-américaine, comme une « réponse à Barbie et aux filles-ornements ». Les performances orchestrées par Beecroft sont un bel exemple de subversion de l'image sérielle et de réflexion sur les manières de résister au devenir-objet inscrit dans cette même sérialité qui est offerte aux femmes, selon Delvaux, comme unique façon d'exister. Pour l'essayiste, « le masculin existe, sans préambule, sans justifications ; il existe tout court. » Le féminin « reposerait, du moins en partie, sur la figure des *filles en série* », figure qui est, en fin de compte, « une façon de [...] dicter [aux filles] une place, une façon de les mettre à leur place. »

Parfois, Delvaux dit « je ». Peut-être pas assez souvent, parce que ces moments où elle prend la parole directement, en son nom et de manière plus personnelle, sont des instants très forts – et l'on en voudrait beaucoup plus. *Les filles en série* n'est pas un ouvrage scientifique, mais plutôt un essai qui analyse un système de manière très rigoureuse tout en permettant à la pensée qui s'y élabore de dériver, d'errer un peu, de se construire *en même temps que le texte*. C'est ce qui fait la force de l'ouvrage : plutôt que d'être désincarné par des ambitions sociologiques, il analyse, un peu à la manière de la sémiologie poststructuraliste, un phénomène perçu par l'individu qui

essais



SUZANNE-G. CHARTRAND et JUDITH ÉMERY-BRUNEAU

Caractéristiques de 50 genres pour développer les compétences langagières en français

DIDACTICA, Québec, 2013

Caractéristiques de 50 genres pour développer les compétences langagières en français est un document didactique de vulgarisation qui s'inscrit en continuité avec les genres sélectionnés par la *Progression des apprentissages* du ministère de l'Éducation du Québec (MELS, 2011). L'ouvrage est d'abord destiné aux enseignants du secondaire et aux conseillers pédagogiques de français du Québec, mais il est aussi d'intérêt pour les enseignants et les formateurs d'autres niveaux scolaires.

Le document contient 30 fiches (décrivant 50 genres recoupés sous huit grandes familles). Chacune des fiches est accompagnée d'un court descriptif du genre en lien avec les prescriptions ministérielles pour le secondaire québécois. Chaque fiche présente également les caractéristiques du genre abordé (communicationnelles, textuelles, linguistiques, graphiques ou visuelles ou d'oralité) et les genres moins connus sont accompagnés d'un corpus d'œuvres. Enfin, on trouvera des exemples de genres tant pour l'écriture, la lecture, que pour la production et la compréhension orales de même que des exemples qui considèrent les technologies de la communication (TIC).

Caractéristiques de 50 genres pour développer les compétences langagières en français se veut un outil actuel et démocratique pour l'enseignement des genres et les fiches qui sont proposées s'inscrivent en continuité avec les attentes ministérielles, mais demeurent théoriques. Pour des exemples pédagogiques de mise en application des fiches qui sont proposées dans ce document, vous êtes invités à consulter le *Portail pour l'enseignement du français*, sous la responsabilité de Suzanne-G. Chartrand à l'adresse suivante : www.enseignementdufrancais.fse.ulaval.ca. ✪ NANCY ALLEN



l'observe, sans chercher à s'en cacher ou à nier toute subjectivité. Les chapitres sur Nelly Arcan et sur la télésérie *Girls*, par exemple, en sont d'excellents exemples et pour ces raisons ils apparaissent comme les plus forts du texte. On notera aussi avec quel plaisir on retrouve dans l'essai de Delvaux un peu du point de vue intersectionnel qui se révèle de plus en plus important, dans notre monde globalisé et contemporain. De cette manière, en mélangeant féminisme et éthique animale, réflexions sur le corps sexué et sur l'image, commentaires sur le végétarisme et références à la Shoah – et ainsi de suite –, Martine Delvaux en arrive à respecter dans son livre ce que l'introduction de celui-ci laissait entendre, c'est-à-dire qu'elle « refus[e] d'oublier de penser ». Pour l'auteure, « être féministe, c'est refuser d'être domestiquée, c'est-à-dire enfermée dans une définition du féminin. » Son essai, en « attrapant les images » à la manière de Didi-Huberman, réfléchit aux filles en série en plaçant celles-ci dans quelque chose de plus large qui ressortit de la subversion, de la résistance et de la lutte pour une société plus juste et plus équitable. On comprend alors d'où vient le livre, qui aurait germé, affirme son auteure, lors de la grève étudiante du printemps 2012, alors que celle-ci est descendue dans la rue avec ses étudiants et ses étudiantes et qu'elle s'est mise à réfléchir sur « ce que ça voulait dire » de voir « des filles ensemble », des militantes féministes grévistes prendre la rue pour lancer, de concert, quelque chose comme « un appel désirant » : « *Toutes pour une et une pour toutes.* »

Les filles en série est un essai très fort au sens où il reconnaît ses propres limites et refuse d'exiger des objets culturels analysés qu'ils disent tout, qu'ils soient parfaits et sans failles. C'est aussi un éloge du contre-pouvoir, d'une certaine façon, qui, sans proposer des formes d'action, en est une lui-même ; le discours intellectuel s'y développe à la manière d'un véritable acte de militantisme, et l'on peut ainsi dire qu'avec *Les filles en série*, Martine Delvaux confirme qu'elle est activiste et que le travail intellectuel n'est pas étranger à ce qui se passe dans la cité. * PIERRE-LUC LANDRY

MARTIN JALBERT

Le sursis littéraire. Politique de Gauvreau, Miron, Aquin

Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2011
coll. « Nouvelles études québécoises », 203 pages

La question que pose l'ouvrage de Martin Jalbert s'inscrit en droite ligne avec le « ce que peut la littérature » sartrien, à ceci près qu'il s'engage dans une avenue mitoyenne, loin des oppositions structurant, en général, les discours sur le pouvoir de la littérature. En effet, dès le commencement du *Sursis littéraire*, on comprend que la question de l'engagement de l'œuvre en littérature se posera à partir de nouvelles bases. Si l'essai propose de se pencher sur les œuvres de Gauvreau, Miron et Aquin (et dans une moindre mesure, sur des œuvres de Jacques Godbout et de Jean F. Sombinsky), l'hypothèse qui soutient ces différentes études porte précisément sur la vétusté de ces « couples qui ont prévalu depuis plus d'un demi-siècle, dans la réflexion sur le lien de la littérature à la politique – engagement/désengagement, transitivity/intransitivity » (p. 8). Ainsi le premier chapitre s'attarde, avant que le critique se lance dans les plus fines analyses, à effectuer un rapide tour d'horizon des rapports entre la littérature et la politique au Québec tels que postulés par les penseurs depuis le XIX^e siècle. Ce que

propose Jalbert au bout de cette exploration est qu'il faut savoir « rompre avec le modèle de la littérature témoinnant de la spécificité de la collectivité » et en ce sens démultiplier « les rapports que [d]es poétiques peuvent entretenir avec toutes sortes d'énoncés et d'actes logico-discursifs » (p. 36). Par cette seule hypothèse, cet ouvrage savant paraît novateur.

La perspective qui préside aux analyses s'avère moins structurelle que philosophique, tâchant de tracer un rapport nouveau entre le langage (celui de l'œuvre littéraire) et l'action (celle de la politique). Comme Jalbert l'énonce à propos des automatistes, il s'agit alors de comprendre l'œuvre comme « identité des contraires » (p. 47) ; la révolution automatiste, poursuit-il « entend effectuer dans l'ordre sensible et matériel ce que la politique est condamnée à n'accomplir que dans l'ordre du symbolique » (p. 59). Cette observation s'éclaire grâce à l'œuvre de Miron, qui, elle, nous dit le critique, témoigne « du dispositif qu'est la littérature, capable de convertir toutes choses en signes d'histoire, la musique des vers en musique d'une histoire en marche, les bas quartiers en monument indistinctement individuel et collectif. » (p. 101) De la même manière, dans son ultime chapitre, Jalbert rapproche la révolution esthétique dont témoigne le roman d'Aquin, *Prochain épisode*, de la révolution politique qu'elle met en récit.

Sans abandonner les spécificités des différentes œuvres, cet ouvrage travaille à définir un nouveau rapport, forcément paradoxal, liant littérature et politique. Opaque, cette thèse de doctorat remaniée ouvre un chantier (ou un sentier) dans la recherche universitaire.

* DAVID BÉLANGER

JEAN-DOMINIQUE LEDUC ET MICHEL VIAU

Les années Croc

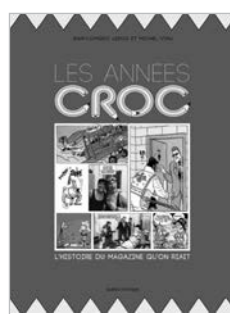
Québec Amérique, Montréal, 2013
coll. « Hors collection », 512 pages

Les éditions Québec Amérique rendent hommage au magazine *Croc*, qui a fait rire toute une génération de Québécois dans les années 1980. Dans un album richement et abondamment illustré, nous retrouvons avec bonheur les chroniques et les BD emblématiques de cette célèbre revue d'humour, dont les numéros thématiques se sont échelonnés de 1979 à 1995.



c'est pas parce qu'on rit que c'est drôle.

Dessin de Bado paru dans *Le Droit*, le 26 mai 1995. Un au revoir à un magazine inoubliable.



Si on peut le parcourir à loisir avec plaisir, au gré des belles grandes pages en couleur qui nous servent les planches (encore drôles !) des héros de ce temps (les Michel Risque, Red Ketchup, Sombre Vilain, Dieu Ouellet et autres Jean-Guy), le livre est structuré de façon chronologique pour retracer pas à pas l'histoire du magazine, dont chaque année d'existence fait l'objet d'un chapitre (avec l'avant-Croc et l'après-Croc).

On y trouve donc les faits saillants qui ont marqué l'équipe de rédaction, le choix des thématiques pour les numéros de l'année ou même des anecdotes qui permettent de mieux saisir la place et le rôle de Croc dans la société et la culture québécoises de l'époque. Chaque chapitre est d'ailleurs introduit par une courte présentation de l'année. Par exemple, à la création du magazine, en 1979, « le Parti Québécois fait connaître la question référendaire, le salaire minimum est de 3,47 \$ de l'heure, l'ADISQ (Association québécoise de l'industrie du disque, du spectacle et de la vidéo) célèbre son premier gala tandis que les Nordiques de Québec affrontent pour la première fois le Canadien de Montréal dans un match de la ligue nationale de hockey. [...] Pendant ce temps-là, la ville de Drummondville vit ses dernières heures de paix [pour mémoire, cette ville fut pendant des années le souffre-douleur du magazine] » (p. 43).

À la tête de cette vaste entreprise de reconstitution d'un monument de l'humour québécois, les auteurs Jean-Dominic Leduc et Michel Viau, tous deux actifs dans le milieu de l'édition et de la BD, ont su insufflé le ton qui convenait pour un tel ouvrage. Truffé d'entrevues, d'encadrés qui rendent hommage aux créateurs, le texte reste sérieux, bien documenté, et réussit à dégager une synthèse fort pertinente de l'histoire de cette revue qui a rendu l'âme en 1995, à l'aube de l'entrée en scène des supports numériques et de la grande toile Web, qui ont bouleversé le monde des médias culturels. C'est donc l'occasion de prendre la mesure de l'immense contribution du magazine Croc et de ses inventifs créateurs à l'édification de l'empire de l'humour au Québec tout comme de constater, encore une fois, le courage et la persévérance que nécessitent le travail d'édition d'une revue dans un contexte économique difficile pour la culture. ✪ ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

ROBERT MAJOR

Parti pris. Idéologies et littérature

Nota Bene, Québec, 2013

coll. « Visées critiques », 489 pages

Sans doute que dans l'histoire littéraire du XX^e siècle, la place de *Parti pris*, de la revue et de l'édition, n'est plus guère à défendre. Sans doute que l'essai, la somme, de Robert Major, *Parti pris. Idéologies et littérature* n'est pas étrangère à la pérennité de cette aventure discursive. Sans doute, encore une fois, que la réédition de cet ouvrage permettra d'en prolonger l'écho, grâce à cette immersion qu'offre Major tout au long de ce livre, dont les analyses sont capables, comme l'énonce fort justement la préface de Marie-Andrée Beaudet, d'un « étonnant mélange de distance et de proximité » ce qui « dote l'argumentation d'une efficacité particulière, tout en contribuant à établir une relation de proximité avec le lecteur. La voix qui nous parle, voix toujours soucieuse de respecter les conditions d'un examen rigoureux et objectif, reste une voix personnelle, engagée dans son propos et d'une façon, dans son objet d'étude. » (p. 12).

Le parcours que nous offre Major est bel et bien subjectif ; l'essayiste s'attèle, avec une rigueur difficilement reprochable, à l'analyse approfondie du phénomène : depuis le contexte idéologique dans lequel, répète-t-il, « les influences idéologiques de l'extérieur [du Québec] sont [...] des adjuvants à des préoccupations et à une évolution proprement québécoises » (p. 51) jusqu'aux œuvres littéraires publiées. Il traite ainsi du joul, qui paraît, malgré la faiblesse de ses occurrences en regard du bruit que celui-ci produisit dans la réception critique immédiate, « dangereux parce qu'il est idéologique, et obéit à une fin extra-littéraire » (p. 413). Il n'omet pas, ce faisant, de traiter des enjeux proprement littéraires de la revue, qui se voulait avant tout politique. C'est le malaise de littérateurs qui nous est décrit : celui de porter ce discours qui s'oppose à l'immédiateté de la révolution en marche, celui de livrer une critique des œuvres capable de concilier les idéaux de gauche – qui trempent davantage dans Fanon et dans Sartre que chez Marx et Lénine, démontre bien Major –, et enfin, dans l'esthétique même des œuvres, posant la question insoluble : « Quelle sera l'esthétique militante de ces artistes ? » (p. 296)

Il critique certes, avec une juste distance, le projet qui, après tout, confie-t-il en conclusion, « rend triste » (p. 462). Parce que le seul critique exigeant et exhibant quelque méthode, André Brochu, aura été écarté au profit d'autres, moins pertinents. Parce que le projet aura, dans son idéalisme révolutionnaire, dédaigné la littérature tout en lui donnant une place privilégiée mais antithétique. Parce que le projet se sera essoufflé trop tôt, et avec lui les efforts qu'il portait, devenant cet objet d'analyse que Major, à regret par moments, dépèce pour nous, en révélant sa grandeur et en mesurant ses failles. ✪ DAVID BÉLANGER

DAVID MENDEL

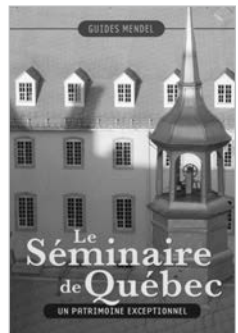
Le Séminaire de Québec

Un patrimoine exceptionnel

Commission de la Capitale nationale [et] Éditions Sylvain

Harvey, Québec, 2013, 160 pages (Guide Mendel, n° 3)

Nos éditeurs sont de plus en plus enclins à publier des livres d'art pour souligner un événement ou un anniversaire. Les Éditions Sylvain Harvey, avec la collaboration de la Commission de la Capitale nationale, en font à nouveau la preuve en publiant *Le Séminaire de Québec. Un patrimoine exceptionnel* de David Mendel, organisateur de visites guidées du Vieux-Québec. Si les textes sont souvent très brefs, allant à l'essentiel, les illustrations du photographe Luc-Antoine Couturier, sont souvent à couper le souffle. L'ouvrage est publié à l'occasion du 350^e anniversaire de l'institution patrimoniale fondée par M^{gr} François de Laval, en 1663, dans le but d'établir les bases d'une nouvelle Église en Amérique du Nord, selon l'ordre lancé au Concile de Trente, un siècle plus tôt. Chaque évêque se devait d'établir dans son diocèse au moins un séminaire pour répondre à la réforme protestante et former des prêtres susceptibles de devenir des modèles et des guides pour toute la communauté catholique. Est donc né, un peu plus de cinquante ans après la fondation de la ville de Québec par le Saintongeois Samuel de Champlain, le Séminaire de Québec, qui a joué un rôle considérable non seulement à Québec et au Québec, mais aussi en Amérique du Nord, dans l'histoire religieuse, éducationnelle, culturelle et sociale de tout le pays. Il ne faut pas se le cacher : les prêtres du Séminaire, par leur clairvoyance et leur souci de protéger



l'identité du peuple canadien-français, n'ont rien négligé, rien ménagé pour réussir cette mission. Leur fondateur avait vu grand et n'a jamais hésité à acquérir des terres, en plein milieu de la petite bourgade qu'était alors Québec, et aussi au Domaine Maizerets et à Petit Cap, sur lesquelles ont été érigés des édifices qui ont rendu de précieux services à la communauté et qui ont marqué une longue histoire encore bien vivante.

L'accent de ce livre d'une grande qualité est mis sur l'histoire et l'architecture des édifices qui ont subi toutes sortes d'avaries au cours des ans, mais qui ont été reconstruits, redécorsés à la suite de catastrophes, comme les incendies et les guerres. On y trouve non seulement de belles photographies, tant d'époque que modernes, mais aussi des cartes, des maquettes panoramiques, qui donnent un aperçu rapide des transformations, des développements qu'a connus l'institution au cours des âges, autant de beautés qui font de cet ouvrage un véritable livre d'or (et d'art), publié dans un souci de conservation du patrimoine et ainsi de mise en valeur d'une riche collection d'œuvres d'art, confiées depuis quelques années, par souci de protection, au Musée de la civilisation.

Cet ouvrage peut encore être perçu comme un hommage aux pionniers de l'histoire religieuse et muséale du Québec et du Canada. Il saura plaire, à n'en pas douter, à tous ceux et celles qui croient encore à la beauté et à l'immense talent de nos pionniers, tant des artistes que des artisans. * AURÉLIEN BOIVIN

GABRIEL NADEAU-DUBOIS

Tenir tête

Lux, Montréal, 2013, 219 pages

« C'est du dialogue entre les différentes interprétations de cette grève que naîtra son sens historique » (p. 18), écrit Gabriel Nadeau-Dubois dans *Tenir tête*. Négociant la légitimité de sa prise de parole, il avertit d'entrée de jeu qu'il ne prétend pas livrer le récit officiel de la grève, du mouvement étudiant ni même de la CLASSE. Il propose plutôt un récit personnel, dans la perspective singulière qui a été la sienne, depuis l'annonce d'une hausse des frais de scolarité par le gouvernement libéral en juin 2009 jusqu'aux élections provinciales qui ont porté les péquistes au pouvoir à l'automne 2012.

Remontant le fil des événements, il nous fait entrer dans les coulisses du mouvement, truffant son discours d'arguments en défaveur de la marchandisation de l'éducation, mais aussi d'anecdotes parfois inédites. On en apprend sur les stratégies de la CLASSE au moment des premiers votes de grève dans les cégeps, sur l'intimidation vécue par les « carrés rouges » lors de certaines assemblées, sur la rhétorique creuse des libéraux (« juste part », « excellence des universités », « boycott »), sur la trêve de 48 heures qui devait permettre un climat propice aux négociations, sur l'impossibilité de GND à « dénoncer la violence », sur la méprise, voire la dérive de certain(e)s journalistes qui n'ont pas compris que le mouvement était ingouvernable, sur la violence policière à l'endroit des manifestant(e)s, etc. Tantôt caustique, tantôt arrogant, GND règle ses comptes avec les ministres libéraux et les chroniqueurs et chroniqueuses les plus acides de la grève (« il m'arrive encore de les confondre », dit-il) (Richard Martineau, André Pratte, Alain Dubuc, Liza Frulla), décoche quelques flèches à ses vis-à-vis politiques et à ses camarades de lutte (Léo Bureau-Blouin en particulier) et envoie au tapis les principales figures



Gabriel Nadeau-Dubois au lancement de son livre en octobre 2013. (www.delitfrancais.com)



étudiantes opposées à la grève (Jean-François Morasse, Laurent Proulx, Arielle Grenier). Même la célèbre « Matricule 728 » est citée en exergue : aux côtés de Balzac et de Montesquieu, sa poésie paraît d'autant plus improbable.

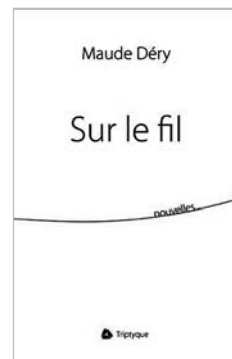
Savamment écrit et richement documenté, le livre offre aussi des réponses lucides et éclairées aux questions qui ont été le plus souvent adressées à son auteur sur l'ampleur, la durée et l'issue du conflit. Par endroits, le propos semble toutefois se chercher entre le récit (un peu romantique) d'un militant de la première heure et un plaidoyer pour le gel des frais de scolarité – qui est juste et convaincant, mais qui n'est ni le premier ni le meilleur. Vu la position privilégiée de l'auteur, on regrette un peu qu'il ne nous informe pas davantage sur la nature des débats et l'envergure des tensions internes qui ont agité la CLASSE pendant le printemps étudiant. De même qu'à l'heure des bilans on s'étonne du peu de cas qu'il fait des initiatives prises sur le terrain par les manifestant(e)s en général et par les tranches féministes et anarchistes en particulier, un phénomène qui est en partie attribuable à sa position au sein de la coalition et dont il a cherché à esquiver la critique en introduction. Ainsi, en prenant la parole en son nom propre après avoir porté celle de la CLASSE pendant des mois, GND se retrouve en quelque sorte confronté aux limites de la posture qu'il a adoptée et qui l'empêche de donner la pleine mesure du mouvement. * MARIE-ÈVE RIEL

MAUDE DÉRY

Sur le fil

Triptyque, Montréal, 2013, 103 pages

Publié chez Triptyque, *Sur le fil* constitue une belle carte de visite pour une jeune auteure qui fait son entrée sur la scène littéraire. Bien sûr, il s'agit d'un premier livre, et Maude Déry ne s'est peut-être pas encore forgé une signature bien à elle mais, derrière son travail d'écriture (impeccable), on peut déjà mesurer l'inquiétude intérieure de l'écrivaine : cheville ouvrière d'une prose construite autour de la fragilité de l'être.



Peuplées par une galerie de personnages qui côtoient le vide, les quinze nouvelles brèves réunies dans ce recueil explorent le thème de la perte. La perte n'est cependant pas seule en question, encore faut-il passer l'épreuve du feu. Enfermés dans leur vérité subjective, les protagonistes affirment souvent leur résolution de s'en sortir, pourtant ceux qui y parviennent relèvent de l'exception.

Un premier texte allusif, « Où tout a commencé », nous fait pénétrer dans l'intimité d'une jeune femme défigurée qui transforme en valse-hésitation son désir d'aller au-devant de l'autre. « L'image que te renvoie ton miroir ne t'effraie pas. Tu rêves d'embrasser le monstre » (p. 7). Plus d'une fois, monstres et miroirs deviendront des éléments symboliques du discours narratif. Salles de bains et chambres à coucher, des récurrences spatiales qui abritent des jardins secrets. Chez « Anne était enceinte », l'héroïne, ankylosée dans « son corps de baleine », seule dans sa maison trop grande, perd l'enfant qu'elle porte. « Tout vit sans elle ». Et parce que l'auteure mise instinctivement sur des phrases courtes et simples qui font mouche, ces quatre mots suffisent à traduire la douleur du personnage.

Plusieurs histoires sont construites sur le thème de l'amour filial. À la morgue, une mère doit identifier son fils qui s'est suicidé. Un homme refuse de rester prisonnier du schéma de violence institué par son père et son grand-père. Un autre veut « Forcer l'éternité » en abrégant les souffrances de sa mère. Un médecin part travailler au bout du monde pour apprendre à se rapprocher de son enfant autiste. Et lorsque c'est la ferveur amoureuse qui devient le sujet d'une nouvelle, un érotisme intense surgit des amours contrariées. À cet égard, « Je t'aime » et « Le théâtre des Demoiselles » nous plongent de manière aiguë dans les tourments du désir.

Le quatrième de couverture mentionne que l'auteure prépare un roman. Il est certain que son talent saura se déployer également sous une forme plus longue. Une autre belle découverte en perspective. ✪ GINETTE BERNATCHEZ

Alice Munro

Trop de bonheur

Traduit de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso
Éditions de l'Olivier, Paris, 2013, 320 pages

Fugitives

Traduit de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso
Boréal, Montréal, 2013, coll. « Boréal compact », 360 pages

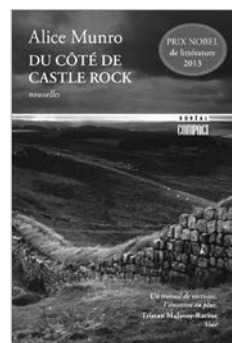
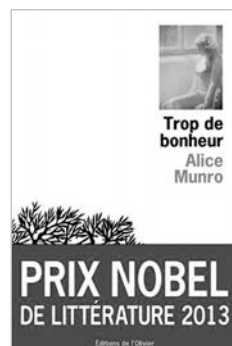
Du côté de Castle rock

Traduit de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso
Boréal, Montréal, 2013, coll. « Boréal compact », 352 pages

En octobre dernier, alors que l'académie décernait le Prix Nobel de littérature 2013 à l'auteure canadienne Alice Munro, je venais à peine de terminer la lecture de son dernier recueil de nouvelles, *Trop de bonheur*, paru en français en mai alors que sa publication en anglais remonte à 2009. C'était d'ailleurs ma première plongée dans l'univers de cette auteure méconnue (combien n'ont appris son existence qu'avec le Prix Nobel ?) et la sortie de deux de ses recueils précédents en poche chez Boréal (en novembre dernier) m'a permis de ne pas remonter tout de suite à la surface, de rester en apnée pour un temps. Parce que les nouvelles de Munro sont oppressantes : les

personnages y apparaissent contraints, souvent étouffés par leur destin, et la description qu'en fait l'auteure fascine, captive littéralement le lecteur. Des trois ouvrages lus, parlons surtout de *Fugitives* et de *Trop de bonheur*, qui cernent mieux la manière Munro, alors que *Du côté de Castle rock* flirte avec l'autobiographie puisque la nouvelle s'y intéresse davantage à l'histoire de ses ancêtres, remontant jusqu'à la fin du XVIII^e siècle en Écosse.

Il faut d'entrée de jeu signaler le format particulier des nouvelles d'Alice Munro, qui s'apparentent davantage aux récits du XIX^e siècle – pensons surtout à Flaubert ou à Tchekhov (à qui on compare d'ailleurs souvent la prose de Munro) –, où les auteurs ne cherchent pas forcément le coup de théâtre final mais s'intéressent plutôt à développer une atmosphère, un contexte qui transforme un personnage. À cet égard, chaque nouvelle de Munro pourrait faire l'objet d'un roman, mais le parti pris pour le personnage, pour la nature humaine, dans ce qu'elle a de plus naïf et de plus complexe, l'emporte sur la trame narrative ou l'intrigue, ce qui donne toute la force à ces histoires, qui généralement s'étalent sur vingt ou trente pages. La magie de l'auteure tient en partie au fait qu'on a l'impression de sentir le monde à partir de l'intérieur du personnage. La narration, le plus souvent à la 3^{ème} personne, épouse une vue d'ensemble si sensible, attentive aux moindres détails, aux plus petites notations sensorielles, qu'elle paraît coïncider parfaitement avec l'univers intime des personnages. Et quels personnages ! Ce sont des femmes, surtout, mais dont l'éventail est si vaste (femme de ménage, universitaire, jeune fille, épouse dévouée, veuve solitaire, artiste émancipée, etc.) qu'il fait en apparence oublier ce qui les unit toutes : la solitude face au monde, l'incertitude d'avoir bien agi ou de bien agir, la peur d'être « déplacée ». Les nouvelles du recueil *Fugitives*, par exemple, évoquent des femmes qui désirent fuir, bien sûr, mais pas forcément pour s'émanciper. Elles veulent surtout se soustraire à leur milieu (souvent associé à un certain déterminisme), d'où la thématique récurrente des enfants, des mères qui coupent avec leur passé, qui refusent le conformisme des origines pour s'affranchir, non sans remords ou nostalgie, des rituels de l'enfance. Et cette coupure n'est bien souvent qu'éphémère ou même fantasmée. Quant à *Trop de bonheur*, le dernier recueil de Munro paru en français, on y trouve, malgré son titre, bien peu matière à s'égayer du destin des héroïnes. En fait, le recueil prend le nom de la dernière nouvelle, qui reconstruit la vie de la mathématicienne Sofia Kovaleskaïa,



ayant réellement vécu à la fin du XIX^e siècle et qui serait morte en prononçant, bien mystérieusement, ces mêmes mots. Les dix nouvelles qui composent *Trop de bonheur* (si l'on excepte la dernière, plutôt biographie que fiction) paraissent plus sombres que celles de *Fugitives*, c'est-à-dire qu'elles placent généralement le personnage devant une situation tragique qui fait brusquement basculer sa vie et qu'il ne parvient pas à occulter même si les apparences laissent croire le contraire.

Enfin, il convient de dire un mot du cadre sociogéographique des nouvelles d'Alice Munro, qui se passent toutes au Canada (parfois à Terre-Neuve, au Québec, mais le plus souvent en Ontario ou encore en Colombie britannique, où l'auteure a vécu). Si le contexte dans lequel se déroulent ces histoires nous paraît familier, avec ces érables qui rougeoient, cette neige insidieuse ou même ces noms de villes ou de rues déjà entendus, le tissu social, les mœurs familiales paraissent parfois à des lieues de nos repères culturels. C'est un univers résolument anglo-saxon, policé, civilisé, où flotte une atmosphère un rien surannée, vieillotte qui, peut-être, concourt à ce sentiment d'oppression auquel sont confrontés la plupart des personnages.

La lecture des nouvelles d'Alice Munro nous captive. L'auteure s'y emploie patiemment, finement, dans un art ciselé qui rappelle la dentelle, à rendre un portrait juste, authentique et touchant de la condition humaine. Il ne faut pas lire Alice Munro pour se targuer de connaître « notre » Nobel, mais bien plutôt pour les raisons qui lui ont valu ce prestigieux prix : au-delà des histoires, de leur époque, de leur cadre, l'écrivaine touche au cœur de l'humain dans ce qu'il a d'universel et d'intemporel.

✱ ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

MARTINE AUDET

Des voix stridentes ou rompues

Éditions du Noroît, Montréal, 2013, 80 pages

ROBERT YERGEAU

Une clarté minuscule

Éditions du Noroît / Les heures bleues

Montréal, 2013, 127 pages

Après un « détour » de six livres à l'Hexagone, Martine Audet revient à la maison d'édition où parurent ses trois recueils initiaux, entre 1996 et 2000. Mais au-delà des enseignes et des complicités antérieures, la trajectoire de la poétesse apparaît d'une impeccable cohérence, ce qui permet de lire *Des voix stridentes ou rompues* sans hiatus véritable avec les volets du diptyque des « Grands cimetières », de 2010. Alors qu'elle s'employait dans ce dernier à faire le deuil des certitudes, c'est ici sur le fond de la disparition des deux parents qu'elle avive la polarité entre présence et absence qui a déjà guidé beaucoup de ses orbites.

En trois sections isomorphes, où un bref poème en italique établit le programme d'une série de poèmes à vers généralement très courts et eux-mêmes plutôt brefs, Audet raffine un art qu'on peut supposer obsessionnel de l'ellipse. Expression raréfiée, minimaliste, corps à corps avec le sentiment du vide d'où surgit une densité qui n'a d'égal que l'implication obligée du lecteur, cet affaiblissement (ou abaissement) volontaire de la voix génère une sorte de parole en puissance, bâtie sur l'invasion entretenue de l'indicible dans la perception.

Que ce soit du côté des défunts ou de la locutrice, les voix s'élèvent ici dans la brisure, d'où cette rencontre de l'intensité et de la mutité, comme si l'air s'ingéniait à manquer malgré le désir de dire : « Des étoiles ° De simples étoiles à la pointe ° D'une prière ° Une vérité répète sa fin ° Donne la mort ° À chaque mort » (p. 15). Variations à partir d'une poignée de thèmes élémentaires, ces poèmes évoquent Satie autant que Guillevic ou Celan, miniatures dont la multiplication étale de « purs mouvements d'abandon » (p. 47). D'une sobre radicalité, ce livre condense à nouveau la poétique de Martine Audet, et s'établit comme un moment intense de son œuvre autant que de la poésie québécoise, s'avancant à pas de loup pour nous percuter sourdement avec des vers tels ceux-ci : « Voici les jours ° D'où je parle ° Les jours fidèles ° Ceux d'abomination ».

Plus d'une vingtaine d'années après son abandon de la publication poétique, Robert Yergeau ressurgit quant à lui avec profondeur dans *Une clarté minuscule*. Alors que la poésie s'envisage ici aussi comme une problématisation du disparaître, on constate une modulation bien différente entre la réalité quotidienne et l'ouverture du sens. Grâce à la préface de Paul Bélanger, de même qu'à la note finale du fils de l'auteur, on comprend que si le suicide de Yergeau est un élément de contexte incontournable, l'enjeu majeur sera d'élever la parole au-delà des circonstances malheureuses, de faire du livre un passage plutôt qu'un point d'arrivée. Projet difficile et pétri de contradictions, tant les références au vécu s'avèrent précises à travers cette description d'une chute.

Le triptyque, amorcé par un affrontement méditatif avec un père mourant dont la présence aura toujours été lointaine, se poursuit avec la description tourmentée d'une trahison amoureuse avant de s'achever sur une « Petite suite informe » constituée de notations biographiques allant jusqu'au bout de la nuit personnelle. Volontairement impudique, Yergeau trouble son lecteur par un alliage épineux entre carnet et poème. Car ces vers et ces « proses d'amertume » portent en elles un pessimisme forcené, injurieux par moments, où le trajet allant du ressentiment à la *catharsis* demeure un chemin rompu. L'image la plus obsédante est sans doute celle du poignard, une arme blanche qui semble vouloir s'installer partout : « L'arbre poignardé de soleil » (p. 26) ; « je pourrais vous poignarder avec mes cils » (p. 89) ; et *cetera*. Mais la descente en enfer demeure solitaire et au milieu des accusations, par-delà le malheur individuel, c'est l'énigme de toutes les pertes qui réapparaît malaisément en horizon. Et tant pis pour la poésie aux mains propres, comme le disait autrefois Jacques Brault.

Deuil du père, deuil de l'autre, deuil de soi : telle serait la séquence, alors que ces processus partagent un certain inachèvement. À travers le refus des silences accumulés, par leur exposition, surgit la mince bande de lumière dont l'avenir pourrait, sans garantie, être traversé. « Que cette illusion m'éclaire ° lampe renversée », est-il affirmé (p. 99), avant que ne soit souhaitée la mise à mort de l'éternité, et prévu en détails le dernier scénario.

Sans négliger la dimension aliénante de la posture dépressive, on pourra apprécier la terrible lucidité avec laquelle l'auteur conçoit le poème comme un « attentat contre soi » (p. 19). N'était-ce pas déjà une préoccupation majeure dans *Prière pour un fantôme*, en 1991, où Yergeau, citant André Roy (« Nos fantômes se suicideront ° pour nous sauver »), s'interrogeait sur le retard ou l'absence à soi qui génère et alimente souvent la subjectivité poétique ? ✱ THIERRY BISSONNETTE



SARAH BERNIER

L'incédé

Éditions Le lézard amoureux, Québec, 2013, 75 pages

L'« enfant de voyelles froissées » va prendre son envol dans les mots de Bernier, à même la feuille où les poèmes sont disposés comme des éclats, « pour une puissante fermentation du regard ». On n'a pas envie de résumer le propos de ce recueil, car il se dégage peu à peu. On le pressent, on l'esquisse puis il s'esquive pour mieux être perçu ou ressenti. C'est dans une lecture lente, déblayant la métaphore, remarquant la richesse du vocabulaire, que l'on trouve l'essence du texte. On y distingue l'enfant, la Porteuse, la bête, « la route à suivre ° comme un maquis ». On s'empli de fugue, de départ, de noyade, de paralysie, de femmes et d'hommes en progression et en réaction.

Certaines images créent une dureté acide, une violence exigüe, un écrasement qui, heureusement, peut rebondir grâce à une recherche de liberté : « je ne veux plus me contenir j'avance °° au-delà de toute ferveur », « vos lois s'étiolent sous le matin brûlant ». Dans l'enfant blessé, il y a ce « semis °° de débâcle » qui « devient grand comme un jardin », d'où s'extirpent la Bête et la révolte. L'ouvrage est là – et aussi la parole telle une « insaisissable ° coulée d'oiseaux ° craquée ° de vents neufs ». L'espoir monte dans les vingt dernières pages et l'on

sent que l'incédé s'y trouve enfin, dans une perspective sans retour en arrière, sans adopter les mêmes pas ou paquetages que les autres.

L'incédé dans son unicité respire enfin, tiré en avant, devenant peut-être un nouveau-né. Une joie. Mais il est certain qu'un « delta ici commence ». Madame Bernier a écrit un texte d'impulsion et de désir de vie libre, sans contenance, malgré les blessures et les difficultés. * ANNE PEYROUSE

LOUIS HÉBERT

Sagesse du loup

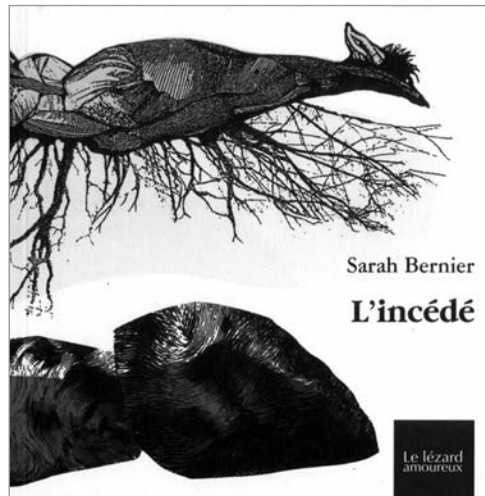
Éditions d'art Le Sabord, Trois-Rivières, 2013, 60 pages

Dès que l'on pose les yeux sur la couverture de *Sagesse du loup*, on se rappelle de *Body_rEMIX / les_variations_Goldberg* de Marie Chouinard, où les danseurs revêtent béquilles, prothèses, harnais, etc. Ferraille soutenant et handicapant les mouvements. Les pattes bâtons de golf de l'animal, les arcades sourcilières imposantes comme des lunes d'or, la truffe luisante telle une réglisse et l'aura du collier du loup, tout ceci – dans la profondeur d'un paysage où des arbres rachitiques se dressent comme des membres métalliques – dévoile un fabuleux travail réunissant littérature et art visuel. *Sagesse du loup* symbiose l'esthétique visuelle d'Annie Pelletier et le langage poétique de Louis Hébert. L'éditeur ne devrait pas utiliser le mot « illustrations » et des caractères plus petits pour le nom de l'artiste, car ce recueil existe grâce à deux créateurs réunis dans des matériaux différents mais totalement interdépendants. Ce microlivre est un bijou pour nos yeux ; il est aussi une force intrigante poétiquement et aphoristiquement.

Hébert sait poser les bonnes questions, celles d'une sagesse où le loup s'assemble à la nature et à l'être. Rien n'est laissé sans questionnement existentiel. Ce qui paraît simplement beau dans la nature devient pour le loup signe d'invisibilité empreint de sérieux, de rêve, de doute, de compassion. Or « [p]our que les questions demeurent, il faut que la réponse fuie » et l'on ressent dans son intégralité, à chaque page de ce livre, cette affirmation. La sagesse du loup relance perpétuellement la pensée à la fois juste, vraie, inachevée dans son écho. Un recueil où l'on rêve intellectuellement les mots, les images et les situations du réel. On réfléchit, on sourit parfois comme devant certains grands textes absurdes, on s'ouvre à l'onirisme des évidences comme on adhère au réel révélé d'un haïku réussi.

Ce recueil est d'une tendresse indéniable, d'une compassion avec toutes choses, surtout les plus petites. D'un respect philosophique. Il se lit non pas comme une fable ou l'histoire d'un loup, mais, oui, même si on s'en doutait, le loup n'est pas juste le méchant des contes, il est aussi tout un sage. Merci Hébert ! * ANNE PEYROUSE

poésie



JEAN-DANIEL BALTASSAT**Le divan de Staline**

Seuil, Paris, 2013, 310 pages

JOHN MAXWELL COETZEE**Une enfance de Jésus**

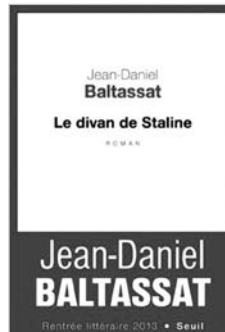
Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)

par Catherine Lauga du Plessis

Seuil, Paris, 2013, 377 pages

Imaginer Staline sur le divan du père Freud a quelque chose d'incongru : que peut dévoiler un psychopathe notoire, frappé de paranoïa au dernier stade, responsable de l'assassinat de millions de citoyens en URSS ? Un rappel : on parle de près de 20 millions de morts au fil des purges dans les années trente et de plus de 16 millions pendant la guerre contre l'Allemagne, presque vingt pour cent de la population totale de l'Union soviétique. De Iossif Djoughachvili, il devient Staline, « l'homme d'acier » (de *Stal*, acier), dictateur absolu, plus meurtrier que Hitler, Napoléon, Franco réunis, établissant un régime de terreur jamais vu encore, des bains de sang à n'en plus finir. Rappelons l'affaire de Nazino, petite île en Sibérie où, en 1933, les déportés ont été réduits au cannibalisme. L'historien Baltassat nous présente le monstre durant un bref séjour à Borjomi, en Géorgie, son pays natal, en novembre 1950, à peine trois ans avant sa mort. Il veut se faire expliquer ses rêves par Lidia, sa maîtresse, d'après les études de Freud, « charlatan viennois ». Il revient à son enfance, son exil, aux camarades, à sa lutte pour le pouvoir, se délecte de la terreur et de l'admiration qu'il inspire. Il sait que son corps ne résistera plus longtemps (les circonstances de sa mort, en 1953, ne seront jamais élucidées) et il se préoccupe, en apparence du moins, du monument que l'Union lui consacra. Un jeune génie lui est présenté, fils de parents qui ont péri dans un accident (en réalité, ils sont morts à Nazino), qui veut graver dans un mur en acier inoxydable les différentes étapes de la vie du Petit Père des Peuples. En guise de réponse à ses plans grandioses, le *Vojda* (« guide ») lui donne un dossier qui retrace le sort de ses parents. L'artiste se suicide, le monument ne sera jamais réalisé.

Sans véritable valeur historique, face aux milliers de livres écrits après la mort de Staline et ses relations difficiles avec Lénine, du moins pendant la très longue agonie de ce dernier à la suite de l'attentat de 1918, le roman de Baltassat ne peut laisser le lecteur indifférent devant l'horreur des actes commis par le Géorgien et son entourage immédiat, soumis à ses caprices, même si le dictateur sait que, déjà, les membres du Politburo, Beria, Molotov, Khrouchtchev, etc. se font mutuellement la lutte pour la succession. Même si l'on connaît à satiété les crimes contre l'humanité perpétrés par les dirigeants du Kremlin envers les pays faisant partie de l'URSS, la foule d'informations superflues pour un lecteur le moins informé, les sauts dans l'histoire, l'invention de cruautés imaginaires (comme si la réalité ne suffisait pas), le mélange de personnages historiques et fictionnels rendent la lecture ardue. Le style demeure rébarbatif : les phrases couvrent souvent vingt, trente lignes, l'auteur abuse des tirets avec, à leur suite, des phrases subordonnées à n'en plus finir. Pour s'informer, mieux vaut faire un autre choix dans la vaste bibliothèque sur les années sombres du régime stalinien : on verra que la réalité dépasse, et de loin, toute fiction.



romans

Contrairement à Baltassat, John Maxwell Coetzee, Prix Nobel (2003) et deux fois lauréat du Booker Prize, auteur sud-africain naturalisé australien, poursuit son œuvre déstabilisante pour le lecteur : son « enfant Jésus » arrive dans un État utopique hispanophone après le passage d'un dictateur comme Franco ou Staline ; l'horreur barbare est derrière nous. Avant d'être admis dans cet État fictif, tout immigrant doit passer par un camp où il subira des lavages de cerveau, le débarrassant de tout souvenir. Après évaluation, il est déclaré apte ou non à vivre dans son nouveau pays, ressemblant étrangement à une construction idéaliste du bolchévisme. L'homme est obéissant, normé. Il accomplit ce qui lui est ordonné par la bureaucratie, sans toutefois jamais rencontrer l'ombre d'un membre du gouvernement. L'amour est abaissé au niveau d'une pulsion sexuelle. L'amitié est valorisée. L'argent ne sert à presque rien ; l'État s'occupe de tout. Une fable orwellienne.

Le petit « David » et son gardien « Simón » ont chacun reçu une nouvelle identité : noms, apprentissage intensif de l'espagnol. Lors de la traversée du désert et avant d'arriver au centre d'accueil de Novilla, on croirait lire par moments *La route* (Cormac McCarthy) : paysage désolant, désertique, épuisant, apocalyptique. Par contre, le couple qui le traverse n'est jamais réellement en danger de mort, et dès leur arrivée, les deux reçoivent de l'aide. On leur trouve un logement, Simón travaillera comme docker. Durant la traversée de leur pays d'origine (qui n'est pas nommé), David a perdu une lettre de sa mère expliquant d'où il vient et quels sont ses ancêtres. Séparé de ses parents, Simón lui a juré de lui trouver une femme qui l'aimera comme son propre fils. Il arrête son choix sur Inés, une vieille fille qui habite avec ses deux frères et de nombreuses autres personnes à la « Résidence », une sorte de villa, où la vie est plus facile qu'à l'extérieur des jardins l'entourant. Inés accepte de s'occuper de David. Cependant, Simón se rend vite compte que la nouvelle mère gâte la personnalité de l'enfant. Elle en fait sa poupée, l'isole de ses anciens amis, se montre intraitable quand il s'agit de l'envoyer à l'école et, en dernier lieu, le kidnappe pour mener « une vie de gitans » dans le nord du pays, en compagnie de Simón, Juan (un passager amené par le hasard) et le chien Bolívar, un berger allemand. Nous ne saurons pas où ils aboutiront. L'enfant n'en fait qu'à sa tête, mène ses « amis » par le bout du nez, se montre capricieux, autoritaire, maître chanteur avant l'âge, exaspérant son entourage par ses questions sans fin.

D'un côté, ce livre s'approche du *Procès* de Kafka, avec des lois, des règles absurdes, des fonctionnaires de bas étage compréhensifs en apparence mais agissant en automates qui ne connaissent que la logique et ignorent les faiblesses et la folie humaines. Le monde selon Coetzee pourrait être un monde idéal s'il n'était pas perverti par l'homme lui-même. Les décisions concernant le bien-être de David sont prises avant l'audition d'Inés et de Simón ; les fonctionnaires se cachent derrière des lois « raisonnables », sans volonté véritable de comprendre ni d'aider David. Le problème : Simón, Inés et David ont gardé, malgré les traitements, le souvenir de penser autrement. Ils sont encore capables d'aimer et de détester, au lieu de se montrer dociles, aimables, raisonnables. Dans ce monde opaque, régenté par un gouvernement invisible et omniprésent, pauvreté et richesse n'existent pas, officiellement du moins, car à la Résidence personne ne travaille. Ces énigmes font surgir des questions jamais clarifiées sur le pourquoi de ce monde aux allures totalitaires, son passé

de style stalinien à peine déguisé, sur les difficiles conditions de travail, sur la misère de la vie quotidienne, sur le sort réservé aux êtres « exceptionnels » comme David, considérés comme intolérables. La folie d'Inés, jamais cernée ou traitée, et le profond attachement de Simón pour l'enfant demeurent incompris de ceux qu'ils rencontrent au fil de leur séjour.

Ce livre agace, nargue, fait réfléchir, exaspère sainement, ne prend pas position, ne donne aucune solution. Il représente une menace à notre fausse sécurité, à notre suffisance d'être du bon côté de la clôture alors que le mensonge règne partout où vivent des hommes. Coetzee démontre que tout régime, démocratique ou totalitaire, se corrompt parce que l'homme est fondamentalement méchant, veule, envieux, cruel, vindicatif. La fuite demeure souvent le seul moyen de sauver ce qui reste de lucidité pour ceux qui n'entrent pas dans le moule de la majorité bien pensante.

Ces belles qualités humaines, Coetzee n'arrête pas de nous les rappeler dans ce livre qui se présente sous forme d'une immense métaphore. Une fois de plus, il nous dit sa vision pessimiste du présent et de l'avenir du genre humain. ● HANS-JÜRGEN GREIF

GUILLAUME BOURQUE

Jérôme Borromée

Les Éditions du Boréal, Montréal, 2013, 211 pages

Jérôme Borromée est un jeune trentenaire, plutôt ennuyé et blasé, qui revient sur différents moments de son enfance et de son adolescence. Alors qu'il rêvait de devenir un grand scénariste et un écrivain célèbre, il se retrouve fonctionnaire au ministère de la Défense. Il habite un nouveau condo à Boucherville avec sa conjointe Catherine et tous les deux sont sur le point d'être parents. Pourtant, Jérôme assiste au petit spectacle de sa vie avec dégoût et détachement. Lui qui souhaitait se retrouver un jour à la télévision pour parler de ses films semble happé par ses propres désillusions : le voilà plutôt en train de préparer la chambre de son bébé dans une télé-réalité de décoration à laquelle sa mère les a inscrits. Pathétique.

Jérôme ne semble ni vraiment désirer être père ni se retrouver dans cette vie. À y regarder de plus près, il est plutôt devenu un personnage de sa propre existence, une surface qui s'intéresse aux apparences et qui, bien qu'elle se désole d'en être arrivée là, ne fait rien pour remédier à la situation. Il fréquente les amis qu'il lui reste, ceux qui « insistent pour continuer à le voir ». Les conversations sont à sens unique et les amitiés, « faites d'habitudes ».

Le roman est constitué d'une dizaine de chapitres qui rappellent l'autonomie des nouvelles, ce qui constitue l'une de ses forces. À vrai dire, chaque chapitre évoque une connaissance de la vie de Jérôme : ses amis d'enfance et d'adolescence, son père, son frère Victor, une célèbre cinéaste ou un ancien professeur d'université. Ces chapitres ne sont pas linéaires et offrent des allers-retours dans le passé de Jérôme comme autant de fenêtres qu'on ouvre sur ses dernières années. On remarque les jeux de pouvoir où il a été à la fois le bourreau ou la victime, selon la relation, alors qu'il souhaitait faire ses preuves et démontrer sa supériorité, que ce soit par la sexualité, l'argent ou l'intelligence. Malheureusement, dans ce jeu de comparaison, il a fréquenté des personnes parce qu'elles l'aidaient, et non pour ce qu'elles étaient. En bout de ligne, désabusé et trahi, Jérôme perd le plus cher à ses yeux : ses ambitions et ses rêves.

Guillaume Bourque signe ici un premier roman sur la quête de l'identité personnelle et sexuelle, où son personnage entreprend un cruel face-à-face avec lui-même. Pourtant, il n'est pas facile de s'identifier à un homme si peu sympathique, égoïste et mesquin : on entre dans son univers glauque comme dans l'antré d'un solitaire qui, à force de cynisme et de médiocrité, finit par se vautrer dans ce qu'il abhorre le plus. Pour ces raisons, il est difficile de compatir avec Jérôme, lui qui, même sur la couverture du roman, tourne le dos. Ce détachement se retrouve également dans la narration au « tu », qui marque très bien l'écart entre les aspirations passées et ce que Jérôme est devenu : un autre. En fin de compte, comme chacun des chapitres ne révèle que des échecs et des déceptions, on comprend toute l'ampleur de la souffrance du jeune homme : ne pas arriver à se sortir de sa banalité. ● MARIE-MICHELLE POULIN

JACQUES CÔTÉ

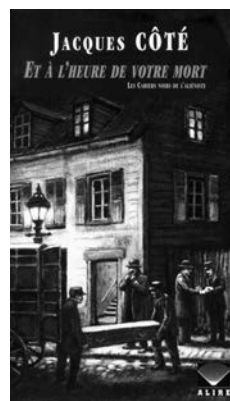
Et à l'heure de votre mort

Alire, Québec, 2013, 514[1] pages

(« Les cahiers noirs de l'aliéniste », n° 3)

Troisième volet de la série « Les cahiers noirs de l'aliéniste », amorcée en 2010, *Et à l'heure de votre mort* de Jacques Côté se déroule à l'automne 1894, essentiellement à Montréal, en particulier dans Griffintown, un quartier pauvre, défavorisé de ce gros village qu'était alors la Métropole. Il met à nouveau en scène Georges Villeneuve, médecin aliéniste formé à Paris, dans la premier tome de la série, devenu expert à la pitoyable morgue de Montréal, et récemment nommé aliéniste en chef à l'hospice Saint-Jean-de-Dieu, après avoir servi dans le 65^e bataillon canadien-français envoyé dans l'Ouest, en 1885 (dans le deuxième tome) pour combattre les troupes de Louis Riel. Il se heurte toutefois à de grandes difficultés en raison des méthodes archaïques qui prévalent encore dans le Québec de la fin du XIX^e siècle dans le domaine médico-légal. De plus, son travail, qui met de l'avant des techniques plus modernes dans les enquêtes du coroner et dans les autopsies, est loin de faire l'unanimité, surtout en cette période où la ville est aux prises avec une épidémie d'avortements clandestins qui tournent toujours au tragique : d'une semaine à l'autre, des jeunes femmes célibataires sont découvertes mortes au bout de leur sang dans des appartements abandonnés, délabrés, après avoir été victimes d'une véritable boucherie, à laquelle se livre celui qu'on appelle désormais « l'opérateur ». Avec son compagnon, le docteur Wyatt Galt Johnston, professeur à l'Université McGill, Georges Villeneuve est contraint de travailler dans des conditions souvent déplorables, pour ne pas dire insalubres. Car la morgue de Montréal est logée dans un vrai taudis, là où pourtant sont pratiquées les autopsies et conservées les cadavres abandonnés aux étudiants en médecine. De plus, les deux médecins légistes doivent composer avec l'incompétence des policiers, qui souillent souvent sans scrupules les lieux des crimes, alors que le clergé et les politiciens exigent des résultats rapides pour se donner bonne conscience. Les femmes qui ont péché contre le commandement qui exige que « l'œuvre de chair ne désirera qu'en mariage seulement » sont la cible d'un charlatan et sont trouvées mortes, charcutées, baignant dans le placenta au milieu duquel trônent une rose noire et une image de l'Immaculée conception...

Le roman se transforme alors en véritable polar. Appuyé par le coroner Edmond MacMahon et par



quelques policiers de l'escouade criminelle, Villeneuve met tout en branle pour cerner le coupable qui, comme il le confirme, s'y connaît en pratique médicale, même si les jeunes femmes meurent atrocement. Mais il commet des erreurs qui finiront par le trahir.

Il ne faut surtout pas en dire davantage pour ne pas détruire l'intérêt. Car Jacques Côté sait construire une intrigue et la développer de façon à susciter l'adhésion de ses lecteurs et lectrices. Il convient de préciser en outre que le romancier, un pédagogue de carrière, fait preuve de retenue. Avec les connaissances qu'il a acquises à ce jour, en publiant entre autres la biographie de Wilfrid Derome (2004), pionnier de la médecine légale au Québec, il opte toujours pour une grande simplicité dans les descriptions en évitant de tomber dans l'abstraction pure tout en précisant, si nécessaire, les termes techniques.

Les amateurs de polar seront certes servis à souhait avec ce roman dont l'intrigue se déroule à une époque où l'Église et l'État marchaient main dans la main et alors que le Québec, en particulier Montréal, devait composer avec un obscurantisme intransigeant qu'alimentaient les ultramontains. À lire absolument. ● AURÉLIEN BOIVIN

ALAIN FARAH *Pourquoi Bologne*

Le Quartanier, Montréal, 2013, 207 pages

Résumer un roman tel que *Pourquoi Bologne* n'est pas un exercice de tout repos. À la fois roman de science-fiction et autofiction, l'histoire met en scène Alain Farah qui, comme l'auteur, est professeur à l'Université McGill et écrivain. Ce qui est plus surprenant, c'est que nous nous trouvons en 1962 et en 2012, en même temps, et que nous passons d'une époque à l'autre sans crier gare, sans indication. Voilà qui est déconcertant au tout début, mais le rythme s'installe de lui-même et on finit par l'adopter, tout simplement. Car ici, il n'y a plus de codes : Farah remodèle le tout en un texte circulaire qui possède sa propre logique interne. À nous d'y plonger.

Un professeur, donc, qui a embauché une adjointe afin qu'elle écrive son roman à sa place. Lorsque celle-ci lui conseille d'aller consulter (il est vrai que sa santé se fragilise), l'homme se retrouve dans le bureau du docteur Cameron, psychiatre de renom quelque peu étrange. Le professeur en ressort avec une dosette : des capsules qu'il peut prendre chaque fois que sa pensée s'égaré, ce qui arrive souvent. Mais voilà : on apprend que Cameron se livre à des expériences de déprogrammation sur ses patients. Du coup, le professeur se croit victime d'une machination, manipulé par le fameux docteur. Tout le long du roman, il n'aura de cesse de chercher à déjouer les plans du psychiatre. Ajoutez à cela un hôpital lugubre, un Umberto Eco libertin, un oncle qui meurt, une mère qui joue son fils aux dés afin de rembourser ses dettes, un veilleur qui monte la garde, une arme en plastique et des dinosaures, et vous aurez l'heureux mélange de cette histoire hors du commun.

S'inscrivant dans la suite des autres œuvres de Farah, *Pourquoi Bologne* parle de famille, de santé mentale, de science-fiction et de littérature. Surtout de littérature. Car pour se sortir de sa dépression, le personnage ne peut que se raconter des histoires, se « faire croire » tout un cinéma, pour survivre et s'en sortir. « S'habitue-t-on jamais à raconter des histoires qui ne fonctionnent pas ? », se demande-t-il. En même temps que nous lisons le roman, nous sommes témoins de son processus d'écriture, des choix qui ont été

faits. Par exemple, des parties plus laborieuses à écrire ont été effacées, nous confie Farah. Ainsi, il cherche à nous présenter une histoire qui l'amuse, même « si vous êtes moins nombreux sur la piste de danse ». L'auteur gagne son pari : voici un véritable plaisir à découvrir, une réflexion pertinente sur la littérature et l'acte d'écriture. ● MARIE-MICHELLE POULIN

PAOLO GIORDANO

Le corps humain

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

Seuil, Paris, 2013, 417 pages

Paolo Giordano est le plus jeune auteur à avoir obtenu, en 2008, le prestigieux prix littéraire Strega pour son premier roman, *La solitude des nombres premiers* (Giordano est diplômé en physique théorique), un best-seller mondial. Dans *Le corps humain*, il met en scène un escadron italien en mission dans un désert afghan coupé du monde. La première partie du livre présente les principaux acteurs, un fanfaron et son acolyte, le Sarde Turso, qui entretient une relation virtuelle, une vingtaine de soldats, l'adjudant René, le lieutenant Egitto, médecin, et le vulgaire colonel Balesio, dégoûté par le service militaire. Au centre du récit se trouve l'attaque des talibans sur le convoi de ces hommes en train de traverser le désert, pendant laquelle cinq hommes meurent alors que Turso, grièvement blessé, est sauvé. Le livre comporte une longue conclusion, où le lecteur suit les survivants après leur retour en Italie. Elle explique les failles des principaux personnages, comme la dépendance d'Egitto aux psycholeptiques, la rage incontrôlable et le besoin d'être admiré par Cederna, le fanfaron, et René, qui a besoin d'un cadre familial.

Hésitant entre roman de guerre et étude psychologique, Giordano, bien que faisant preuve de beaucoup de sensibilité, est trop novice encore pour sonder l'âme humaine. Il s'en tire relativement bien en suivant le destin des hommes ; cependant, quand il s'agit des (très rares) femmes de son livre, il ne dépasse guère les stéréotypes de sa culture méditerranéenne : machisme, attachement prononcé à la mère, incapacité d'établir une relation équilibrée avec la femme. Le seul personnage digne d'intérêt demeure le lieutenant, aux prises avec une mère aigrie et une sœur en rupture avec sa famille. Egitto doit se présenter devant la commission disciplinaire, accusé d'avoir manqué de jugement en permettant à Turso de partir avec le convoi, malgré les suites d'un épisode de dysenterie grave au camp.

Le corps humain déçoit par l'interminable première partie où l'auteur pêche par un excès de descriptions sur la vie au camp, les problèmes de ravitaillement, la maladie, etc. Tout cela est archiconnu et le récit ne dépasse pas le stade d'un reportage. La scène de l'attaque par les talibans est bien saisie, mais là aussi, Aslam aurait fait infiniment mieux dans son superbe *Jardin de l'aveugle*. Par contre, le manque de vécu de l'auteur devient évident dans les dernières pages. Une erreur éditoriale : il aurait fallu convaincre Giordano de réduire des deux tiers (au moins) le début de son récit et d'aller au-delà de la simple description des agissements des militaires survivants, une fois de retour en Italie. Contrairement à ce que clame la quatrième de couverture, le livre est à peine l'amorce d'un roman d'apprentissage. L'auteur aurait dû s'en tenir à ce qu'il sait faire : créer du suspense, plonger le lecteur dans l'action. Les profondeurs de l'âme seront pour bien plus tard. ● HANS-JÜRGEN GREIF



KHALED HOSSEINI

Ainsi résonne l'écho infini des montagnes

Traduit de l'américain par Valérie Bourgeois

Belfond, Paris 2013, 488 pages

À la suite des guerres incessantes en Afghanistan, malheureux pays s'il en est un, menées par les Soviétiques, les Américains, des terroristes, les talibans, des seigneurs de la guerre, une véritable bibliothèque est en train de se constituer. Hosseini, l'auteur des *Cerfs-volants de Kaboul* (2005), est sans doute l'une des figures de proue de la cohorte d'auteurs afghans, pakistanais (N. Aslam), américains, européens. Dans son nouveau roman, que l'éditeur salue « comme un des plus grands événements éditoriaux récents », l'écrivain, né à Kaboul mais qui a grandi aux États-Unis, nous livre la saga compliquée de quelques familles afghanes, se concentrant sur l'une d'elles en particulier. Comme le veut le roman américain contemporain (que les auteurs européens imitent ou en ont déjà développé le pli), il faut suivre la narration, livrée par à-coups et sauter de l'aujourd'hui aux années 1950, pour ensuite être plongé dans les années hippies puis sous le règne des talibans (heureusement, l'auteur élabore peu sur ces derniers, le sujet a été amplement exploité par d'autres). En résumé, il s'agit de l'histoire de deux enfants, un garçon et sa sœur, séparés par le sort : le père a vendu sa fille parce que la famille mourait de faim. La petite est adoptée par un riche couple ; la mère, poétesse de renom, moitié française, moitié afghane, quitte son mari après la grave maladie de ce dernier, s'installe à Paris, où elle élève « sa » fille Pari (comme la ville, sans le s), alors que son frère s'installe aux États-Unis, où il ouvre un restaurant modeste. Par l'entremise d'un médecin d'origine grecque, Pari retrouve son frère, mais trop tard. Il est atteint de la maladie d'Alzheimer et ne la reconnaît pas.

Le roman retrace surtout ce qui se passe dans la tête et le cœur d'êtres humains que le sort a trahis ou abandonnés, causant d'immenses tristesses et des frustrations. Le plus émouvant du roman reste la mémoire incomplète de Pari, des images qui reviennent pendant une fraction de seconde : un chien, un vieil homme, ses « parents », le sentiment diffus d'un manque, comblé quand elle retrouve son frère. Mais la véritable force du livre réside dans la faculté de l'auteur à faire vivre ses personnages par ce qu'ils pensent et par leurs actions. Comme dans tous les textes traitant de l'Afghanistan, surgit à chaque détour la violence des individus, comme ce seigneur de la guerre qui s'approprie un village, fait tout raser pour construire un « narcopalais » d'un goût immonde (car il verse aussi dans le trafic des drogues, bien entendu). Quand le propriétaire légitime demande la restitution de son bien, il est informé que, pendant la guerre, certains documents ont brûlé, dont son acte notarié...

Cette dureté, nous la connaissons par d'autres livres, comme la brutalité alliée à la perversion dressant l'un contre l'autre. Ce qui surprend, ici, c'est la mauvaise distribution du poids accordé aux lieux et aux personnages secondaires qui y vivent, comme le chirurgien Markos et sa relation avec sa mère, de longues pages qui n'ont rien à voir avec le sujet principal du roman : la nostalgie des exilés pour leur pays, les blessures qui ne guérissent pas, le courage des survivants qui se créent une nouvelle existence. Aucun doute n'est permis sur le métier de Hosseini. Parfois, son livre se lit comme une illustration des théories en narratologie. Les meilleures parties demeurent celles où l'auteur s'appuie sur son imagination, quand il invente des contes, des fables. * HANS-JÜRGEN GREIF

LAURA KASISCHKE

Esprit d'hiver

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Aurélie Tronchet

Christian Bourgois, Paris, 2013, 277 pages

Holly Judge est porteuse d'un gène qui a déjà tué sa mère et ses sœurs. Les médecins lui ont conseillé de se faire enlever les ovaires et les seins. Mais elle et son mari veulent un enfant ; ils le trouvent dans un orphelinat en Sibérie. C'est une petite fille ravissante et ses futurs parents sont totalement sous le charme. Ils reviennent trois mois plus tard, après le délai imposé par les autorités russes, et emmènent Tatiana. À bien y penser, Holly trouve que la fillette a grandi très vite, que ses yeux sont moins grands que lors de la première visite. Mais qu'importe, elle est belle, avec ses longs cheveux noirs, sa peau blanche, transparente, ses paupières aussi bleutées que ses lèvres.

Le jour de Noël, en pleine tempête de neige, Eric, le mari de Holly, va à l'aéroport accueillir ses parents. Sa mère subit un malaise et doit se rendre à l'hôpital. Les invités pour le repas se décommandent. Holly et Tatiana se retrouvent seules à la maison. Tatiana a quinze ans : sa mère se demande quelle mouche a piqué cette adolescente qui se montre de plus en plus agressive, colérique, ironique, blessante. Mais, à cet âge, toutes les filles ne sont-elles pas ainsi ? Se développe un véritable combat mené tout en douceur par Holly, alors que « Tatty » devient imprévisible, voire méchante.

Esprit d'hiver est construit selon le même modèle que les romans précédents de Laura Kasischke : une patiente mise en place d'éléments étranges, la cohabitation de personnes qui souffrent d'un traumatisme sans en parler, des circonstances favorables pour remuer le fond de l'âme, tirer à la surface et exposer à la lumière les tares, tout cela sans crier gare. Ce roman n'est sans doute pas ce que l'auteure a écrit de mieux, puisque les récurrences sont trop nombreuses, comme le souvenir de Holly quand elle a aperçu la fillette pour la première fois, les descriptions des pouponnières de l'orphelinat, celle d'une salle interdite (où Holly est entrée dans un moment d'inattention du personnel pour en sortir horrifiée par ce qu'elle y a constaté). À la longue, ces répétitions deviennent énervantes, trop insistantes et le lecteur se demande où l'auteure veut en venir avec des réflexions qui n'ont rien ou si peu à voir avec le sujet du roman. Cependant, il faut lui concéder un coup magistral (comme toujours), celui de la « chute », à la fin du livre, qui explique *tout*, en quelques lignes. Un *thriller* au mystère trop mince, un psychodrame manqué. Un livre que l'on parcourt afin de voir où il nous mène, et puis, un coup de massue en guise de conclusion.

* HANS-JÜRGEN GREIF

EMMANUEL KATTAN

Le portrait de la reine

Boréal, Montréal, 2013, 164 pages

Après *Les lignes de désir*, publiées l'an dernier, Emmanuel Kattan revient cette fois avec un sujet bien plus léger, à première vue du moins. À part une échauffourée vite maîtrisée, il n'y a ni violence ni meurtre, et le lieu de l'action n'est plus la terre d'Israël, mais Manhattan, où les deux protagonistes établissent leurs « lignes de désir ». L'idée à la base du roman semble loufoque : artiste peintre ayant échoué dans sa carrière après des débuts prometteurs, Rick Boisvert, Montréalais vivant à



romans



New York, où il gagne chichement sa vie, reconnaît la reine d'Angleterre – même habillement, coiffure, profil, un corgi au bout de la laisse. Quand il l'approche humblement, elle s'énerve et veut appeler la police. Alors Rick déguerпит, pour la retrouver une semaine plus tard sur son chemin. Car la dame, New-Yorkaise aisée, veuve, a réfléchi. Ne pourrait-elle pas faire une bonne action et jouer le rôle que lui donne Rick ? Sans doute, il est aussi seul qu'elle. Ce serait un agréable passe-temps et qui sait où ces rencontres les mèneront, tous les deux ?

Commence un jeu burlesque qui se révèle être sérieux. Car chacun se confie, raconte sa vie, ses blessures, ses trahisons (la dame, sans nom d'ailleurs, superpose habilement son destin à celui de la reine d'Angleterre), ses déceptions, dont le noyau est celui de l'exclusion de la société. L'artiste et sa majesté sont des êtres d'exception, chacun à son niveau, ils se retrouvent à intervalles réguliers jusqu'au moment où... Ne vendons pas la mèche, ce serait dommage.

Ce roman est un pur délice. D'abord, nous assistons à la vie au centre-ville, en visitant des coins tranquilles, invitant au repos et aux confidences. Ensuite, deux cœurs s'ouvrent, de manière hésitante, se corrigeant au fur et à mesure que le profil de l'âme se dessine mieux. C'est alors que la dame demande à Rick s'il veut bien faire son portrait, ce qui est un prétexte comme un autre pour des rencontres régulières. L'artiste accepte. Sans la voir, le lecteur peut l'imaginer par les détails que soulève le regard du peintre : les yeux, le grain de la peau, les rides, la ligne du nez, du menton. Ce sera un beau portrait, peut-être le meilleur d'Elizabeth II.

Il y a un autre élément qui domine l'écriture du jeune auteur : l'exploration des mouvements de l'âme. À la finesse remarquable avec laquelle Kattan retrace l'évolution de la relation entre Rick et la dame, est ajoutée l'observation précise du langage corporel, parfaitement transparente et révélatrice, déjà observée dans les deux romans précédents. Le changement d'un trait du visage de Rick trahit sa pensée. Et même si le maquillage de la dame s'avère, pendant un temps, une sorte de masque, l'artiste réussit tout à la fin à en faire abstraction et à (re) connaître celle qui sera toujours la révélation de sa vie.

Un roman attachant, des pages à la fois amusantes et révélatrices, dans une langue bien adaptée aux personnages. Pour le simple plaisir de lire. * HANS-JÜRGEN GREIF

JEAN LEMIEUX

Prague sans toi

Québec Amérique, Montréal, 2013, 186 pages

Après nous avoir donné quelques romans policiers, dont au moins deux ont connu beaucoup de succès, soit *On finit toujours par payer* (2004), prix France-Québec Philippe-Rossillon et prix Arthur-Ellis de la Crime Writers Association, de même que *Le mort du chemin des Arsène* (2009), prix littéraire de la ville de Québec et du Salon du livre, et à nouveau prix Ellis, Jean Lemieux change tout à fait de genre et de registre et nous livre cette fois un beau et émouvant roman d'amour. *Prague sans toi* donne la parole à Patrick Robillard, professeur de littérature en attente de sa permanence au Cégep de Limoilou, un Papatrick aussi ou homme à tout faire, qui a décidé de mettre en hibernation son talent d'écrivain – il a déjà publié un roman, *Le Passager du 11* –, préférant se consacrer à quelques hobbies, comme la menuiserie et l'entretien ménager. Surtout depuis qu'il a appris par

une amie que son épouse, Eva Panenka, une musicienne tchèque rencontrée à Prague alors qu'il terminait sa thèse de doctorat en littérature comparée, devenue deuxième clarinette dans l'Orchestre symphonique de Québec, est courtisée par un musicien d'origine américaine, deuxième trompette dans la même formation et tombeur de ces dames. Jaloux de constater qu'Eva semble lui échapper, il s'évade seul à Prague, au terme de l'année scolaire, dans l'espoir de retrouver cet amour qu'il a connu, une dizaine d'années plus tôt. Il a beau revisiter les endroits qui l'avaient ébloui, fasciné, il ne trouve pas le réconfort et la paix qu'il recherche. Prague n'est plus cette ville magique qu'il a connue et tant aimée. Une surprise l'y attend toutefois que je me garderai de dévoiler pour ne pas détruire l'intérêt, mais qui pourrait laisser planer une probable réconciliation.

L'histoire, divisée en deux parties ou, plutôt, en deux actes, qui pourraient être aussi deux mouvements, est racontée en alternance, tantôt à Prague, en 2001, lors de la rencontre d'Eva, pour qui Patrick, qui ne l'a pas quittée des yeux lors d'un concert, a eu le coup de foudre, et à Québec, en 2010 ou 2011, alors que le couple, qui a deux enfants, connaît de sérieuses difficultés au point qu'il menace d'éclater. Toutefois, au lieu de provoquer une rupture qui pourrait être néfaste pour les enfants, Patrick préfère profiter d'un séjour d'Eva en audition pour un nouveau poste dans un orchestre des États-Unis pour retrouver son passé et refaire ainsi le plein à Prague, une ville qui l'avait si profondément marqué alors qu'il travaillait sur Jacques Ferron et Franz Kafka. Il espère que cette séparation temporaire lui sera bénéfique. Ainsi la musique qui les avait réunis est maintenant cause de leur mésentente. Eva est une passionnée et ne peut faire passer mari et enfants avant la musique, ce qui refroidit passablement l'ardeur de Patrick. À la longue, l'usage s'est installée dans leur couple et l'amour a été relégué au second plan. Patrick a bien compris qu'il lui fallait donner un coup de barre pour tenter de sauver son couple, d'où son éloignement.

Plusieurs couples se retrouveront sans aucun doute dans ce roman de belle qualité, car il n'est pas toujours facile de concilier vie de famille et carrière, surtout quand la passion est là, qui guette. Ne faut-il pas que l'un et l'autre y mettent de la volonté, comme on dit. C'est un peu le message que nous livre Jean Lemieux, sans morale, sans prêchi-prêcha, dans une langue toujours juste. Vivement le prochain. * AURÉLIEN BOVIN

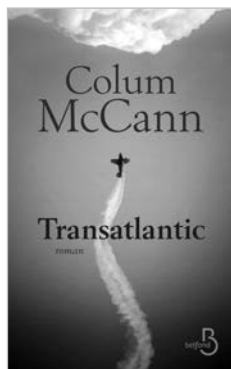
COLUM McCANN

Transatlantic

Traduit de l'anglais (Irlande) par Jean-Luc Piningre

Belfond, Paris, 2013, 375 pages

Le début du roman *Transatlantic* de Colum McCann peut nous faire croire que l'auteur va remettre l'honneur de la première traversée de l'Atlantique à deux anciens pilotes de la RAF britannique, John Alcock et A.W. Brown, partis en 1919 de Terre-Neuve et arrivés seize heures plus tard en Irlande. Leur *Vickers Vimy* s'est abîmé dans un marais – destination moins glorieuse que Londres ou Paris. Par contre, l'attention des médias entourant l'exploit de Charles Lindbergh, huit ans plus tard, a été bien préparée et orchestrée. Mais détrompez-vous : le nouveau roman de l'auteur irlandais vise un but bien différent, celui d'établir un pont (aérien, naval, mental) entre l'Amérique du Nord et l'Irlande. Ainsi, le deuxième chapitre, intitulé



« 1845-1946 : Homme libre », parle de Frederick Douglass, esclave américain qui a fui son propriétaire pour mousser la vente de son autobiographie à Dublin. L'ancien esclave est atterré : bien que les abolitionnistes britanniques soutiennent sa cause, ils ne se rendent pas compte que les conditions de vie des catholiques irlandais sont pratiquement les mêmes que celles des esclaves américains. L'Irlande meurt de faim, le mildiou détruit ses récoltes, alors que les propriétaires anglo-irlandais ou britanniques lui tournent le dos. Lors de la visite de Douglass, une jeune bonne fuit ses employeurs et s'embarque pour les États-Unis, où elle trouve un emploi, puis l'homme de sa vie et fonde une famille. Une de ses filles donnera au copilote Brown une lettre destinée à ses employeurs, lettre qui ne sera jamais livrée, passant de mère en fille, jusqu'à la dernière de la lignée, Hannah, dont le fils Tomas, sans affiliation politique, est assassiné par l'IRA pendant qu'il observe les étoiles.

Le noyau du roman est justement la guerre civile entre nationalistes et conservateurs, protestants et catholiques, d'une sauvagerie sans nom et alimentée par la haine accumulée depuis le règne des Anglais en Irlande. Le Sud a trouvé l'autonomie (je rappelle le roman de Vargas Llosa, *Le rêve du Celte*, 2011, qui retrace la vie de Roger Casement, pendu en 1916 pour haute trahison), alors que le Nord s'entredéchire pendant trente ans, jusqu'à la signature de l'accord du Vendredi saint (10 avril 1998). Après la mort de son fils, Hannah, sa vie brisée, glisse lentement dans la pauvreté absolue et finit par vendre sa propriété au bord d'un lac.

Il s'agit en somme d'un roman au début déroutant et dont la direction demeure longtemps incertaine. Cependant, l'attention du lecteur est maintenue par les belles descriptions des milieux irlandais, tant du côté des pauvres que des riches, et la saga des femmes qui suivront Lily Duggan, la petite bonne, qui s'est échappée du cercle vicieux dans lequel l'avait jetée sa condition de domestique. La narration réussit à assembler sans trop de détours les morceaux du casse-tête qu'est le sort de la lettre — et de son contenu —, du début à la fin. Si la situation pendant la guerre civile prend beaucoup de place, d'autres périodes, comme l'entre-deux-guerres, récompensent le lecteur pour sa patience. Dommage que la traduction, truffée d'anglicismes et de faux amis, se fasse souvent irritante. * HANS-JÜRGEN GREIF

VÉRONIQUE OVALDÉ

La grâce des brigands

Éditions de l'Olivier, Paris, 2013, 285 pages

Comme dans ses romans précédents, la plume de la (plutôt) jeune Véronique Ovaldé est alerte, amusante, légère, dans le vent. Style, trame, parcours de son héroïne, tout est simple, avec une fin surprenante. Bien que le roman souffre de quelques erreurs factuelles, pour des lecteurs européens qui n'ont jamais mis les pieds au nord du 48° parallèle canadien, en Ontario, au Québec ou à Terre-Neuve, ces incongruités n'ont pas d'importance.

Maria Cristina Väätonen a un père d'origine finlandaise et une mère canadienne, possiblement ontarienne. Sa sœur aînée, après des traumatismes crâniens subis lors d'une chute causée par Maria Cristina, ne dépasse pas le stade mental d'adolescente. Le père est taciturne, la mère sombre dans la folie religieuse. Pour fuir sa famille, la cadette est appelée, à seize ans, à rédiger un mémoire

à l'UCLA. Elle vit avec Joanne, une colocataire, bientôt enceinte. Un jour, Rafael Claramunt, célèbre poète et romancier blasé, connu pour ses conquêtes auprès de la gent féminine, téléphone. Il a besoin d'une secrétaire. C'est Maria Cristina qui se présente. Bientôt, elle succombe à ses charmes, même si elle se rend compte qu'il n'écrit plus une ligne. Cependant, peut-être à cause de son amour pour Rafael, elle rédige son premier roman, autobiographique. À l'occasion d'un voyage à New York, Rafael, désormais sans le sou, remet à son editrice le manuscrit de sa protégée. La maison d'édition publie cette première œuvre, un bestseller, entraînant la gloire instantanée. Deux autres livres suivent, un quatrième est presque terminé quand la mère de Maria Cristina l'appelle : l'aînée a eu un fils, Peeleete, mais vit avec un gourou et sa bande (nous sommes dans les années 1980) en pleine forêt. En raison de son âge avancé et de ses maladies, elle, la grand-mère du garçonnet de cinq ans, ne peut plus s'occuper du petit. L'appel du sang, la culpabilité ramènent la cadette dans son patelin. Elle introduit clandestinement son neveu aux États-Unis. Sa vie s'harmonise. Elle épouse même un ancien chauffeur de taxi et se débarrasse de Rafael, devenu une teigne. Mais voilà que le 17 janvier 1994, à 4h 31, un séisme sévère secoue la Californie et... Ne vendons pas la mèche. (Si vous ne voulez pas lire le livre : la fin n'est pas réjouissante.)



roman

Avec un tel sujet, la romancière évite habilement la mièvrerie, l'apitoiement. Elle épice son livre de quelques scènes crues, comme un viol, par exemple. Avant tout, elle trouve des formulations drôles (« le broutement diesel du bus », p. 117, et bien d'autres encore) parce que rien en Californie n'est à prendre au sérieux : quand on vit en constant danger de mort, mieux vaut prendre la vie à la légère, et tout passe mieux avec l'alcool, la drogue, les réceptions mondaines, l'argent, beaucoup d'argent. Jouant sur les contrastes, le Nord et sa mocheté, le Sud et son clinquant, Ovaldé a misé sur les mythes qui collent à ses perceptions eurocentristes. Qu'à cela ne tienne, après lecture, on peut offrir ce roman aux amis.

* HANS-JÜRGEN GREIF

PHILIPPE PORÉE-KURRER

La révélation de Stockholm

Éditions JCL, Chicoutimi, 2013, 368 pages

Philippe Porée-Kurrer est un écrivain constant et profane. Ses premières publications remontent à près de trente ans, maintenant, et le parcours littéraire de ce Canadien d'adoption est jalonné d'ouvrages impressionnants, qui témoignent d'une recherche minutieuse menée dans de nombreux domaines scientifiques, historiques et ethnologiques. Avec *La révélation de Stockholm*, il entreprend une série de pas moins de sept romans qui seront regroupés sous le titre générique de *Les gardiens de l'onirispère*. Ce faisant, il entend faire à propos de notre époque la démarche que Jules Verne a réalisée pour la sienne propre, à savoir qu'il vise à divulguer le proche avenir de notre civilisation, déjà perceptible aux yeux de certains, mais invisible pour le commun des mortels.

Voilà donc une entreprise qui ne manque pas d'ambition. On pourrait même croire qu'il s'agit là d'un projet voué à l'échec pur et simple, mais la lecture du premier tome a vite fait de nous rassurer. En s'appuyant sur des données rigoureusement scientifiques, Porée-Kurrer construit une intrigue téméraire que l'état des connaissances actuelles rend pourtant vraisemblable.

Alors qu'elle n'a plus de nouvelles de son père Magnus Solberg, Selma, quinze ans, se refuse tout de même à déclarer sa mort, qu'elle considère comme certaine. C'est qu'elle est déjà orpheline de mère et qu'elle craint qu'on ne la place en institution. Elle décide donc de partir de France sur le voilier de Magnus en trompant la surveillance maritime pour gagner la Suède, pays de ses ancêtres, où habiterait une vieille tante qu'elle veut retrouver.

Scientifique de haut niveau en informatique, son père a créé une conscience artificielle. Mais ses commanditaires, ceux-là mêmes qui ont programmé sa disparition, sont animés par le désir de dominer le monde et de le soumettre à leurs visées rien de moins que diaboliques. Ce qu'ils veulent découvrir, c'est le lieu où se trouve la créature du savant, dans l'intention de l'éliminer et de laisser toute la place à son double, plus enclin à servir leurs ambitions. Comme ils croient que Selma est dépositaire de cette information, ils la poursuivent assidûment, de sorte que le voyage de l'adolescente se transforme en une aventure remplie de dangers.

Heureusement, Selma a rencontré un jeune garçon, Clovis, orphelin tout comme elle et en rupture d'institution, qui se révèle un peu comme son *alter ego* masculin et qui forme avec elle une équipe plus aguerrie. Elle peut aussi compter sur le soutien d'autres acteurs, moins présents auprès d'elle, mais tout aussi efficaces. En fait, c'est comme si deux armées s'affrontaient, celle du bien et celle du mal, un thème cher à Porée-Kurrer.

À travers cette action, diverses manifestations fantastiques interviennent, qui pourraient être interprétées comme du domaine du rêve, mais qui épousent si bien la réalité qu'on ne saurait les balayer du revers de la main. Ces événements illustrent l'importance et l'unicité de la nature ; les végétaux, les animaux et même les pierres, tout comme l'homme, s'intègrent à la vie de la planète et de l'univers. Quant aux rêves eux-mêmes, ils sont la source de toute connaissance et ils nourrissent la vie.

Il est toujours étonnant de constater à quel point l'écriture de cet auteur parvient à naviguer avec aisance parmi les concepts les plus abstraits et à leur donner une sorte de réalité. Avec le temps et les publications, Porée-Kurrer ne cesse d'affermir la puissance de sa narration. * CLÉMENT MARTEL

JOSÉ SARAMAGO

La lucarne

Traduit du portugais par Geneviève Leibric

Seuil, Paris, 2013, 345 pages

Il était à prévoir que, après la mort de José Saramago, sa veuve (et présidente de la Fondation José-Saramago), Pilar del Río, allait sortir au compte-gouttes des écrits que son mari n'avait pas terminés ou avait rejetés, comme cette *Lucarne*, roman rédigé longtemps avant le véritable début de la carrière de futur Prix Nobel (1998). L'histoire de la publication est assez rocambolesque et vaut la peine d'être racontée. Au tout début des années 1950, Saramago avait remis le manuscrit à une importante maison d'édition de Lisbonne. Il devait attendre quarante ans avant de recevoir une réponse. D'après le représentant de l'éditeur, on avait « égaré » les feuillets, « retrouvés » lors d'une relocalisation de l'entreprise. En 1989, la renommée de l'écrivain était telle qu'on s'empressa de lui offrir la publication, offre promptement refusée par l'écrivain. « Pas de mon vivant », affirmait-il aux amis qui le pressaient de céder, puisque pendant vingt ans, après le silence jeté sur *La lucarne*, il n'avait plus rien écrit. Ce roman est donc un *document*, tant par l'« action », la voix narrative et le style, méconnaissable, redevable en tous points à la tradition romanesque portugaise de la fin du XIX^e siècle.

Le texte fait immédiatement penser à *Pot-Bouille*, le dixième roman des Rougon-Macquart d'Émile Zola, à la mécanique avançant comme celle d'une horloge. Dans un vieil immeuble à Lisbonne, au début des années 1950, chaque appartement cache la misère, la pauvreté, le vice ou l'héroïsme de familles ou d'individus appartenant à la petite-bourgeoisie ou au monde ouvrier. D'un chapitre à l'autre, l'auteur nous fait assister aux drames se déroulant derrière les portes closes. Comme chez Zola, nous trouvons une femme entretenue qui perdra son amant à cause d'une jeune fille habitant au-dessus d'elle. Les parents de celle-ci sont prêts à tout pour lui assurer, sous le couvert de la respectabilité, un avenir confortable (autrement dit : de déloger l'actuelle maîtresse et de mettre leur fille à sa place). Ou encore ce couple qui n'arrête pas de se disputer ; le vieux cordonnier et sa femme qui louent une chambre à un jeune homme pauvre, intelligent, assoiffé de « liberté » et qui livre des joutes verbales à son locuteur, homme sage et mesuré. Finalement, quatre femmes vivent au dernier étage, descendantes d'une famille à la fortune disparue.

Il ne s'agit pas d'un mauvais roman, mais d'un livre témoin d'une œuvre à venir. Car certaines pages indiquent déjà des personnages que nous connaissons plus tard dans les romans de Saramago. Ici, ils demeurent encore sans relief véritable (excepté dona Lidia, la femme entretenue). Le jeune homme rêvant de liberté est un portrait de Saramago ; il n'est là que pour exposer ses idées, glanées ici et là lors de ses lectures, comme l'avait fait notre auteur, autodidacte. Reste la question suivante : pourquoi l'éditeur avait-il « oublié » d'envoyer une réponse au jeune Saramago ? La réponse est simple : même si le livre n'incitait pas à la rébellion contre le régime de Salazar, il aurait trop dérangé la bourgeoisie portugaise de l'époque, étroitement liée à l'Église, société bien pensante, étriquée, fermant les yeux devant tout ce qui pouvait la déranger (l'inceste et l'amour homosexuel, le drame du couple qui s'entre-déchire, la volonté de s'affranchir des diktats de la bienséance). *La lucarne* aurait causé un scandale,



l'éditeur n'avait sans doute pas envie de défendre un auteur inconnu et surtout trop lié encore aux modèles de la littérature portugaise naturaliste de la fin du XIX^e siècle, comme *Os Maias* d'Eça de Queiros (que Lídia est en train de lire, par ailleurs). Le roman que voici tente de se libérer des contraintes mais s'arrête brusquement au milieu d'une discussion entre le cordonnier et son locataire. Il n'est pas surprenant que l'auteur n'ait pas voulu voir la publication de ce texte *de son vivant*. En 1989, Saramago pratiquait depuis trop longtemps ses sujets, il avait trouvé son style, unique. *La lucarne* aurait été mal accueillie (ou pas du tout) par la critique. Le livre lui avait servi d'exercice d'écriture pour assembler des personnages, bien mieux représentés dans les œuvres précédant le second millénaire. Les *aficionados* de Saramago liront le roman avec intérêt. * HANS-JÜRGEN GREIF

ÉLODIE TIREL

Mémoris

Éditions JCL, Chicoutimi, 2013, 496 pages

Élodie Tirel réside à Saint-Malo, en France, où elle enseigne l'espagnol. Elle est loin d'être une nouvelle venue en littérature. Déjà lauréate du prix Merlin dans son pays pour un roman de *fantasy*, *Les héritiers du Stiryx*, elle joint en 2008 les Éditions Michel Quintin, qui ont pignon sur rue en Montérégie. Très prolifique, elle a publié, depuis, une vingtaine de romans jeunesse, la plupart du genre *fantasy*, quelques-uns à ranger plutôt dans la catégorie science-fiction. Chez le jeune lectorat, sa renommée n'est plus à faire.

Avec sa dernière publication, *Mémoris*, cette auteure s'adresse pour la première fois à un public adulte, à qui elle propose un roman de science-fiction.

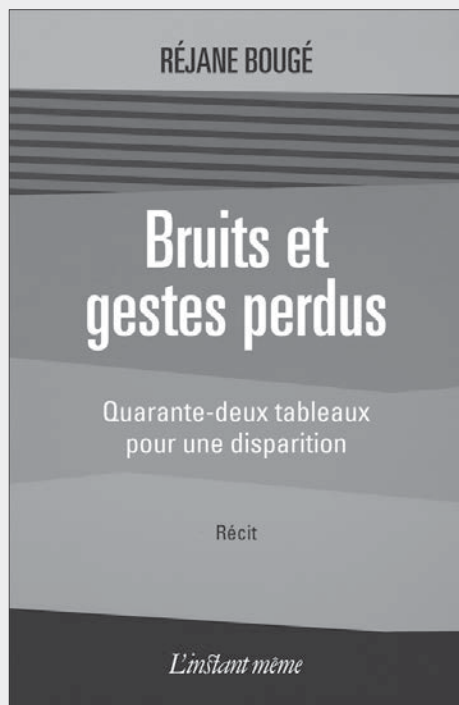
Le 13 janvier 2114, c'est la tête vide de tout souvenir, mais remplie de questions qu'une inconnue se retrouve dans les coursives de l'île artificielle de *Samildria*, poursuivie par la garde noire, une faction de l'implacable Armée Internationale. Fort heureusement, elle est recueillie par Éthan, un jeune homme de couleur qui, compatissant, offre généreusement de la soutenir dans sa quête d'identité et peut-être de retrouver avec elle sa mémoire perdue. Curieusement, si elle ne se souvient de rien quant à son passé, elle n'en maîtrise pas moins un certain nombre de fonctions de base telles que le langage et les connaissances nécessaires à sa survie dans le monde étrange où elle est apparue.

Sur les conseils de son protecteur, elle adopte le prénom provisoire de Sam, d'après la désignation de l'île où a eu lieu sa renaissance. Dès lors s'amorce une course-poursuite de tous les instants. En même temps qu'elle est contrainte de fuir l'armée, Sam cherche tant bien que mal à retrouver les pièces de son passé et à les réunir pour en recomposer un puzzle aussi complexe que déconcertant, où il semble que la connaissance de la vérité soit pire que l'ignorance.

Elle se rend bientôt compte qu'elle doit ruser aussi pour assouvir son insatiable curiosité et explorer son environnement. Un albinos inquiétant qu'elle rencontre trop souvent sur son chemin finit par la laisser perplexe ; est-ce là pure coïncidence ? Ce personnage ne la surveillerait-il pas ? De son côté, Éthan met tout en œuvre pour



roman



RÉJANE BOUGÉ

BRUITS ET GESTES PERDUS

Quarante-deux tableaux pour une disparition

La mort sépare un couple. Celle qui reste se retrouve enfouie dans les épaisseurs du silence que l'être aimé laisse derrière lui. Puis, peu à peu, la voilà à déterrer le plus de bruits possible. Pour se reconforter, un à un, lentement, elle les déplie : son râpeux de la lame de rasoir sur la peau ou tranchant du coupe-papier utilisé pour ouvrir le courrier, tintement des clefs et des lunettes posées chaque soir sur la commode. Sans oublier le grand rire communicatif du disparu !

Récit

130 pages ; 17,95 \$

Aussi disponible en PDF et ePub

L'instant même
www.instantmeme.com

la protéger, mais, pour découvrir qui elle est, ne doit-elle pas braver un tant soit peu ses interdictions ?

Finalement ce ne sera pas une simple histoire d'amnésie qu'elle découvrira. Elle apprendra comment cette société de haute technologie est dominée par une élite invisible qui n'hésite pas à sacrifier les marginaux aussi bien que les récalcitrants. Elle aura tout le loisir de se poser des questions sans réponse, de se demander notamment si son cerveau n'a pas été programmé par un savant fou. Mais pour accomplir quel dessein mystérieux ?

Mémoris confirme, si besoin était, le talent d'Élodie Tirel pour développer une intrigue et articuler une action. Le déroulement de son roman est réglé avec la plus grande minutie. Chaque péripétie arrive à point nommé pour assurer un développement harmonieux et ménager les effets du début à la fin. C'est là un ouvrage original qui séduira les amateurs de SF ; il explore des technologies d'un futur sans doute assez proche, si on en croit le rythme où s'imposent aujourd'hui des miracles scientifiques encore improbables hier.

Le récit est en outre porté par un style fluide qui en rend la lecture facile. Les phrases sont bien équilibrées et des descriptions justes permettent au lecteur de se faire une idée précise du monde en principe déroutant où se déroule l'action. * CLÉMENT MARTEL

ANDRÉ VANASSE

La flûte de Rafi

XYZ éditeur, Montréal, 2013, 317 pages

Pawel Szojchet vient de prendre la plus grande décision de sa vie : quitter Cracovie. Avec la complicité de sa grand-mère, le jeune homme de dix-huit ans tourne le dos au quartier juif de Kazimierz, se répétant qu'il ne veut plus être boucher rituel comme son père et comme tous les aînés Szojchet depuis quatre générations. Même s'il sait qu'il brisera le cœur de ses parents et que ces derniers jugeront son départ comme un manquement à la mémoire de ses ancêtres, Pawel les quitte, assuré d'avoir pris la bonne décision.

Nous sommes le 18 avril 1626 et une nouvelle vie débute pour Pawel. À travers ses voyages, on découvre entre autres quelques villes : Hambourg, Amsterdam et Rouen. Dans chacune d'entre elles, Pawel fait la rencontre de personnages qui marquent son parcours, dont Margalit ou encore Esther, une enfant qu'il sauve des flammes et qui devient sa fille adoptive. Au fil des années, Pawel devient un éminent acheteur de tableaux d'artistes célèbres. Lorsqu'il s'installe à Rouen pour s'occuper de la galerie d'art du père de sa femme, Pawel découvre par le fait même l'intolérance religieuse. Comme il avait changé son patronyme à Varsovie pour Hase, puis pour van Haas à Amsterdam, son nom est ainsi francisé et devient Paul Vanas.

Beaucoup plus tard, en 1665, on suit le trajet de François, le fils de Pawel, qui quitte l'Europe pour le Nouveau Monde. Après huit semaines en mer, il accoste enfin sur les côtes du Saint-Laurent pour ensuite se rendre à Trois-Rivières. Là, il s'initie au travail de la terre et, de jour en jour, se familiarise avec le métier d'agriculteur. Le temps aidant, il s'acclimate à son nouveau pays, tant à ses habitants qu'à ses rudes hivers. Il acquiert rapidement une grande réputation dans la région de Trois-Rivières avec sa musique, qui égaie divers événements et rencontres.

Dès les premières pages du roman, André Vanasse note qu'il ne s'agit pas ici de l'œuvre d'un historien, dont le

but premier serait de se limiter à dire la vérité. Au contraire, il laisse aller son imagination pour décrire d'une façon tout à fait plausible la vie de ces deux hommes, Pawel et François, dont on ne sait pas grand chose, mais qui seraient les ancêtres de tous les Vanasse d'Amérique. Pour le romancier, l'apport des Juifs est important dans le développement de la Nouvelle-France et remet en question la notion même de Québécois *pure laine*. L'idée est intéressante, mais la ligne entre l'Histoire et la fiction n'est malheureusement pas toujours claire dans ce roman. Par exemple, dans les dernières pages, les naissances des enfants de François sont présentées les unes après les autres, comme s'il s'agissait d'un banal registre, ce qui nous éloigne de la trame du roman. On y perd un peu du plaisir de tout simplement plonger dans une fiction pour ce qu'elle a à donner : un monde à découvrir. * MARIE-MICHELLE POULIN

CLAUDE-EMMANUELLE YANCE

La mort est un coucher de soleil

Lévesque éditeur, Montréal, 2013

coll. « Réverbération », 142 pages

Après un hiatus d'une vingtaine d'années dans la trame de son œuvre, Claude-Emmanuelle Yance a repris la plume en 2011 en publiant un troisième recueil de nouvelles. Puis, elle a poursuivi en optant cette fois pour la forme romanesque, une première pour elle. Dans *La mort est un coucher de soleil*, l'écrivaine nous livre une réflexion pénétrante sur un sujet délicat : le suicide. Un choix violent reçu par ceux qui n'ont rien vu venir, comme un véritable coup au plexus.

Camille, la narratrice, n'appartient pas à cette première couronne rapprochée dont les vies basculent après le suicide de l'un des leurs. Pourtant, « blessée par [sa] mort au-delà du convenable » (p. 31), elle veut à tout prix comprendre pourquoi Alexis, son jeune technicien en informatique, a mis fin à ses jours. Sa quête, craint-elle, sera peut-être perçue comme de l'ingérence dans une histoire qui ne la concerne pas, mais elle puise aux sources de sa culpabilité et de son désir d'éviter les lieux communs. Sans compter qu'il y a la peur aussi, celle de la mort et celle de la vie... Car cette femme, qui se plaisait à imaginer le garçon qu'elle n'avait jamais eu sous les traits d'Alexis, ne peut pas admettre que ce jeune père ait abandonné ses deux enfants de façon si cruelle. Pourtant si, c'est possible, lui dira son propre père nonagénaire, un enfant n'est pas un garde-fou qui vous empêche de tomber. Du reste, il y a ceux qui, comme Alexis, sont tirés vers l'arrière par leur souffrance et leurs rêves brisés, mais il y a également ceux qui sont tirés vers l'avant quand, parfois, le temps traîne en longueur. « Est-il plus digne de se laisser vivre jusqu'à la fin que de choisir sa mort ? » (p. 140) Évidemment, Camille n'obtiendra pas de réponse puisque le mystère de la mort persiste, jouxtant celui de l'immensité de la vie, mais elle acquerra une sorte de sagesse en lisant les derniers écrits d'une amie de son père.

Le roman donne humblement matière à réflexion et Yance a rassemblé quelques éléments d'intrigue qui bonifient son récit. Et si la narration démarre un peu laborieusement, elle prend son envol au bout de quelques pages. La romancière s'abreuve à la source de nos propres peurs et, en intériorisant avec sensibilité une question actuelle comme celle du suicide, elle permet aux mots « de remonter vers la vie ». Des mots toujours justes mis en valeur par un style en demi-teintes parfaitement maîtrisé. * GINETTE BERNATCHEZ



RÉJANE BOUGÉ

Bruits et gestes perdus. Quarante-deux tableaux pour une disparition

L'instant même, Québec, 2013, 128 pages

Il y a neuf ans que Jean-Marie Poupart, le mari de Réjane Bougé, est mort. C'est pour contrer cette disparition que l'auteure vient de publier ces quarante-deux tableaux où elle fait revivre le brillant auteur prolifique, le professeur, le collaborateur à d'importants journaux et revues, le bibliovore, le *compendium* ambulante de citations, le travailleur infatigable, le lecteur de manuscrits au goût et au nez fins.

Bougé a accepté l'interruption brutale de cette vie, remplie de promesses, de plans, de projets, en évoquant Jean-Marie Poupart dans des situations que l'on peut qualifier de banalement quotidiennes pour un professeur / écrivain : en se rasant, se peignant, en train de boire son verre de jus d'orange, en débarrassant les géraniums des fleurs mortes. Ou encore en rappelant son rire, irrésistible, sa décision d'acheter ou non un livre après la lecture des deux ou trois premières phrases, sa façon de marquer en marge d'un manuscrit son appréciation, de jouer avec les mots, son insatiable soif des mots et ses instruments préférés pour les faire revivre, dictionnaires, manuels, encyclopédies, toujours au service de la langue française, qu'il manie à sa guise, parfois à la manière d'un fleuret, présente ailleurs comme un praliné exquis qu'il faut laisser fondre lentement pour en savourer les ingrédients.

En lisant ces tableaux, la personnalité du disparu, multiple et pourtant une, réapparaît par la magie des mots de sa femme. Car il s'agit en effet de tableaux que

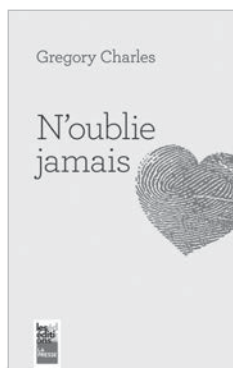
les yeux et les oreilles saisissent par les descriptions précises et les onomatopées (par ex. « Saint Thomas, *ffp ! ffp ! ffp ! ffp ! ffp !* [bruit de dictionnaires n° 1] » ; il s'agit, bien entendu, du *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, d'Adolphe V. Thomas). Bougé laisse toute la place à un homme irremplaçable, non pas seulement à ses yeux à elle, mais aux nôtres aussi. « Tu » et « elle », Jean-Marie et Réjane, simplement, dans des récits très brefs pour la plupart, à la langue souvent enjouée, parfois moqueuse, toujours affectueuse, calme, maîtrisée, exprimant le bonheur de l'avoir connu, lui, son premier lecteur, son partenaire pendant de longues et trop brèves années dont le souvenir est aussi frais que s'il l'avait quittée hier. Ici et là, à la fin d'un tableau, un bref rappel de cette fin de vie abrupte, une maladie rare aux griffes terribles, laissant des blessures impossibles à guérir chez elle : « Le 9 juillet prochain, cela fera trois mille deux cent quatre-vingt-cinq jours que tu n'es plus là » (p. 77). La fulgurance de la perte éclaire pendant une seconde ce qui précède dans la plupart de ces rappels, une scène amusante, jouée devant un arrière-plan aux ténèbres insondables. Chaque fois que nous apercevons celui qu'il faut qualifier d'« absent » avant l'éclair, il est porté devant nous par l'amour. L'intensité du souvenir, celle du désir de voir l'homme aimé et de nous le présenter d'après nature ont été une importante gageure pour l'auteure. D'autres auraient peut-être placé le livre sous le signe du deuil impossible à accomplir, du souvenir et de la perte, du vide créé par l'absence de l'autre. Au lieu de cela, nous sommes devant une série de saynètes desquelles la douleur n'est pas évacuée – ce serait impossible –, mais où la vie l'emporte sur la mort. Le dicton « Tant qu'on se souvient de moi, je ne suis pas

témoignage



Hélène Dorion s'adresse à notre fragilité. Celle que nous ne voulons pas voir, ressentir, vivre et qui pourtant nous ouvre à la vie. Celle qui est masquée sous l'épaisseur des images de puissance, de contrôle, de rentabilité.

Jean-Claude Ravet



mort » prend tout son sens ici. Quarante-deux éloges formulés par l'amour que lui porte sa femme, dans une langue sans sensiblerie, inspirée par la finesse, la délicatesse du cœur.

Jean-Marie Poupart aurait donné à chaque tableau sa plus haute note, une série d'astérisques. Il aurait souligné beaucoup de lignes, tiré trois barres verticales en marge. Ses *bruits et gestes* sont là, nous les voyons, les entendons, ils ne sont perdus qu'en apparence.

Une lecture émouvante, exemplaire dans sa simplicité. Un livre essentiel, qui consolera ceux qui ont perdu un être cher, une façon de garder la mémoire de l'autre intacte sans succomber à la douleur de la perte. * HANS-JÜRGEN GREIF

GREGORY CHARLES

N'oublie jamais

Ses éditions La Presse, Montréal, 2013, 156 pages

Dans ce bref récit rédigé pour sa fille Julia, née il y a tout juste deux ans, Gregory Charles, figure hautement médiatisée de la scène québécoise (pensons à son spectacle *Noir & Blanc* ou encore à ses disques, à son rôle de juge dans l'émission *Star Académie*), trace le portrait d'une femme d'exception : sa mère. Dès la première phrase, la narration est marquée par une circonstance particulière : au moment où l'auteur fait revivre la personnalité de sa mère, celle-ci appartient déjà au passé. Gravement atteinte de la maladie d'Alzheimer, Pierrette Charles passe ses jours dans une résidence de soins spécialisés. Contrairement à d'autres artistes en vue, plus particulièrement des écrivains, Gregory Charles a choisi de ne pas ou peu parler de la maladie, mais de rendre hommage à sa mère, car un livre immortalise et peut faire revivre à n'importe quel instant la vie d'une personne aimée. C'est grâce à sa mère s'il est devenu la star que nous connaissons, grâce à son éducation, à son énergie, à son soutien de tous les instants, à sa ténacité, à sa loyauté, à ses principes, dont elle ne démordait jamais. Autrement dit : l'auteur reconnaît qu'il lui doit tout.

C'est par ses mots et sa façon de percevoir la vie que le fils évoque cette femme, véritable puits de sagesse, aux maximes commençant presque toujours par « N'oublie jamais... ». En voici quelques-unes qui servent également de titres à la plupart des chapitres : « N'oublie jamais : quand Dieu donne un talent, il dicte un devoir » (à quoi elle ajoute : « Et toi, Gory, tu as beaucoup de devoirs », p. 36). « N'oublie jamais : ton prénom t'appartient » ; « N'oublie jamais : tu peux mentir aux gens que

tu aimes, mais ne mens jamais aux gens qui t'aiment » ; « N'oublie jamais : l'équipe de succès » ; « N'oublie jamais : *you can fall but you must never fall to pieces* ». Chacun de ces principes servira à apprendre au fils une autre facette de la vie. Tout de suite après l'exhortation, elle met en pratique ce qu'elle vient de dire. Elle répète des leçons avec Gregory, lui donne ses premiers cours de piano, l'encourage à devenir membre de chœurs, à faire du ballet alors qu'il est le seul garçon dans une classe de trente filles. Quand son fils veut jouer avec ses amis – car avec son caractère engageant, il en aura beaucoup, même si le premier jour à l'école a été traumatisant à cause de la couleur de sa peau – ou qu'il en a assez de pratiquer la musique, rien à faire, elle le fait travailler : « Ta grand-mère était mon commandant » (p. 33), dira l'auteur à sa fille. Une femme qui rame à contre-courant : « Tu peux rêver quelques secondes, Gory, mais tu dois transformer tes rêves en projets le plus rapidement possible. Puis tu dois y travailler et les accomplir, les réussir. Pour les réussir, il te faut une équipe... » (p. 83). Qu'une mère se rende à l'école, demande à l'enseignant ce qui importe le plus, expérimenter un nouveau programme ou l'acquisition du savoir par l'enfant, ne cadrait pas avec la mentalité des années 1970. Mais elle a toujours fait valoir son point de vue, a pleinement assumé son rôle de guide auprès de son fils, rôle que se propose de jouer le père de Julia.

Voilà un livre non seulement touchant par le respect et la tendresse envers la mère, mais courageux et qui dit clairement au lecteur que le succès n'est pas dû au hasard, mais qu'il est le fruit d'un long travail. Le bonheur n'en résulte pas nécessairement. Cependant, l'art d'*apprécier le bonheur* s'apprend. C'est ce qui transparait dès que l'auteur s'adresse à sa fille et parle de sa femme. Gregory Charles n'est pas homme à passer sous silence des idées préconçues concernant l'éducation. Pour lui, celle qu'il a reçue de sa mère aura été la plus belle preuve d'amour qu'il pouvait recevoir.

En publiant ce livre, Gregory Charles ajoute la preuve que, ses autres talents mis à part, il a également celui de l'écriture, qui étonne par sa maturité. Ainsi, la progression de la narration n'est pas le fruit du hasard, mais bien planifiée et réussie. Son style simple, efficace, le vocabulaire sobre (Julia lira ce livre quand elle sera prête à le comprendre), et surtout l'ardeur avec laquelle les choix de vie prônés par la grand-mère de la petite fille sont présentés, font de ce livre une excellente lecture de laquelle pourront profiter de jeunes et de moins jeunes parents.

* HANS-JÜRGEN GREIF

L'équipe de Québec français remercie du fond du cœur les députés qui la soutiennent par l'intermédiaire du programme de « Soutien à l'action bénévole »

DENISE BEAUDOIN, députée de Mirabel • YVES FRANÇOIS BLANCHET, député de Johnson, ministre du Développement durable, de l'environnement, de la Faune et des Parcs, ministre responsable des régions du Centre-du-Québec et de la Mauricie • DIANE DE COURCY, députée de Crémazie, ministre de l'Immigration et des Communautés culturelles et ministre responsable de la Charte de la langue française • RITA DE SANTIS, députée de Bourassa-Sauvé • PIERRE DUCHESNE, député de Borduas, ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie • SYLVAIN GAUDREAU, député de Jonquière, ministre des Transports, ministre des Affaires municipales des Régions et de l'Occupation du territoire • MAKKA KOTTO, député de Bourget, ministre de la Culture et des Communications • NICOLA MARCEAU, député de Rousseau, ministre des Finances et de l'Économie • MARTINE OUELLET, députée de Vachon, ministre des Ressources naturelles •